

Libretto

WILLIAM DALRYMPLE

LE MOGHOL BLANC

L'histoire vraie d'une passion tragique
dans l'Inde du XVIII^e siècle

récit

Traduit de l'anglais par
FRANCE CAMUS-PICHON



Libretto

Titre original :
White Mughals
Love and Betrayal in Eighteenth-Century India

© William Dalrymple, 2002.

© Première publication par HarperCollins Publishers, 2002.

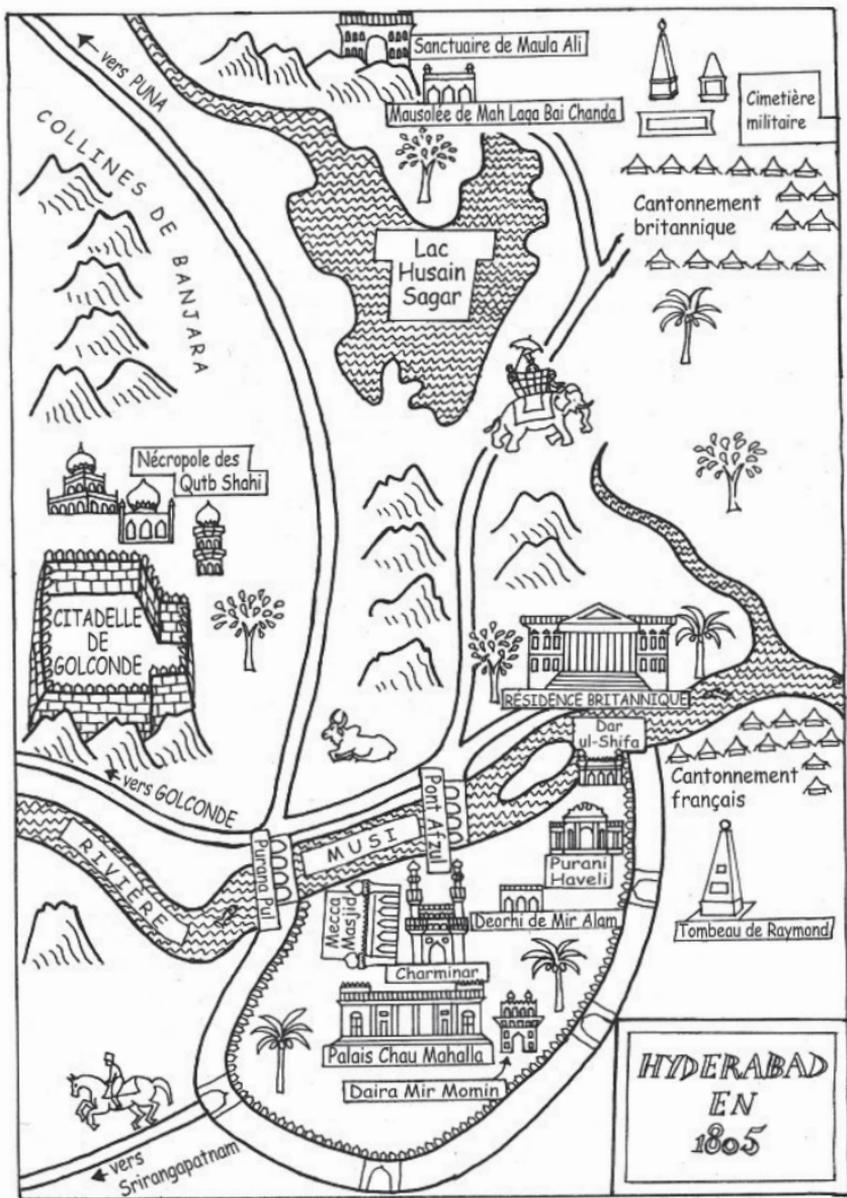
© Olivia Fraser, 2002, pour les cartes et les illustrations.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Suisse, 2005, pour la traduction française.

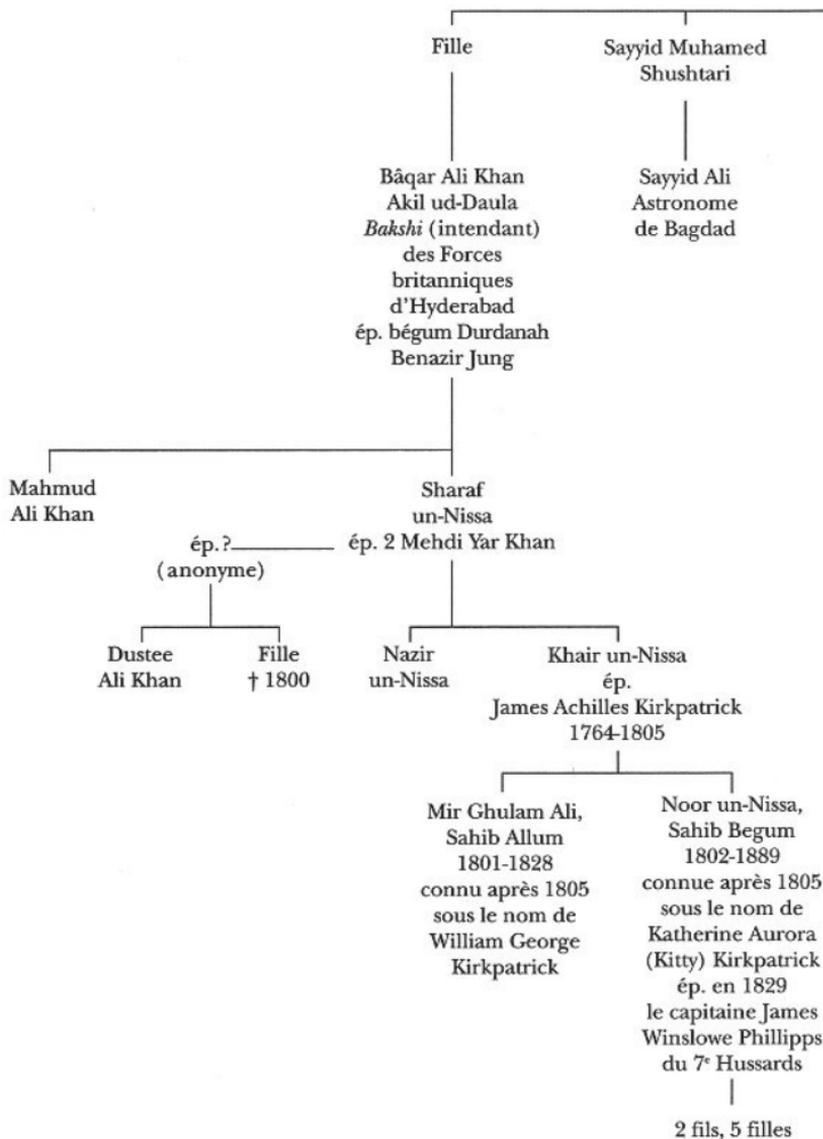
ISBN : 978-2-36914-116-7

Né en 1965 en Écosse, William Dalrymple suit des études d'histoire et de journalisme à l'université de Cambridge. À vingt-deux ans, il publie le best-seller *In Xanadu*, qui raconte son voyage de Jérusalem à la Mongolie, et remporte le *Yorkshire Post* Best First Work Award et le Scottish Arts Council Spring Book Award. Après avoir vécu cinq ans en Inde, cet érudit, qui est aussi le plus jeune membre de la Royal Society of Literature, publie *La Cité des djinns*, lauréat du prestigieux Thomas Cook Travel Book Award en 1994 et du *Sunday Times* Young British Writer of the Year Award. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs écrivains voyageurs de sa génération et reçoit en 2002 la médaille Mungo Park de la Royal Scottish Geographical Society pour sa contribution à la littérature de voyage. Spécialiste de l'histoire de l'Inde et de l'Orient, William Dalrymple collabore à de nombreux journaux anglais et américains, comme *The Guardian* et *The New Yorker*. Il est également l'auteur de scénarios de séries télévisées et d'émissions de radio consacrées à l'Inde, ainsi qu'au mysticisme et à la spiritualité britanniques. Marié et père de trois enfants, il partage actuellement son temps entre Londres et New Delhi.





LES SHUSHTARI



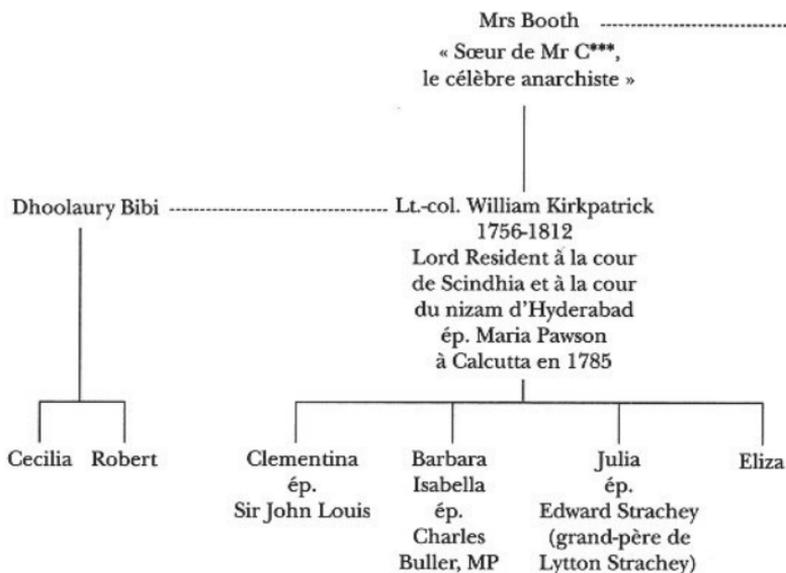
Sayyid Nureddin Shushtari
Calligraphe et poète
« Défenseur de la veuve et de l'orphelin »
† 1774

Sayyid Taleb
Shushtari
† 1779
|
Mir Abdul
Lateef Shushtari
Auteur du
*Kitab Tuhfat
al-'Alam*

Sayyid Reza
Shushtari
† 1780
|
Sayyid Abul Qasim,
Mir Alam
Premier ministre d'Hyderabad
† 1809
ép. Zeb un-Nissa
|
Mir Dauran
† 1801

Mir Zein
ul-Abidin Shushtari
Écrivain et poète
Secrétaire particulier de
Tipu Sultan
† 1799

LES KIRKPATRICK



James Kirkpatrick, MD
auteur de *Putrifaction*
1701-1770

ép.

une Créole anonyme de Géorgie

Col. James Kirkpatrick
le « Beau Colonel »
Commandant en chef
du fort Marlborough
de Sumatra
1729-1818

ép.

Katherine Munro
à Madras en 1762
(fille du Dr Andrew
Munro,
fondateur de l'hôpital
de Madras)

George Kirkpatrick
1763-1838

ép.

Eleanor Metcalfe

Major James Achilles La « fille
Kirkpatrick au teint
1764-1805 sombre »

Lord Resident à la cour
du nizam d'Hyderabad,
1798-1805

ép.

bégum Khair un-Nissa,
1800

Le « garçon
hindoustani »

Mir Ghulam Ali,
Sahib Allum
1801-1828
connu après 1805
sous le nom
de William George
Kirkpatrick

Noor un-Nissa,
Sahib Begum
1802-1889
connue après 1805
sous le nom de
Katherine Aurora
(Kitty) Kirkpatrick
ép. en 1829
le capitaine James
Winslowe Phillipps
du 7^e Hussards

2 fils, 5 filles

LISTE DES PERSONNALITÉS

1. LES BRITANNIQUES

LES KIRKPATRICK

Colonel James Kirkpatrick (le « Beau Colonel », 1729-1818) : père de William, de George et de James Achilles. Séducteur impénitent, colonel en retraite de l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales, il vivait retiré à Hollydale, son domaine situé dans le Kent, au moment de la liaison de James avec Khair un-Nissa.

Lieutenant-colonel William Kirkpatrick (1756-1812) : très grand connaisseur de la culture persane et des langues orientales, ainsi qu'opiomane invétéré ; ancien Lord Resident d'Hyderabad, devenu en 1800 le secrétaire à la Défense et le conseiller de Lord Wellesley ; demi-frère naturel de James Achilles Kirkpatrick.

George Kirkpatrick (1763-1838) : frère aîné légitime de James, surnommé « le brave et honnête George ». Dévot et sans humour, il ne réussit pas à faire carrière en Inde et resta un obscur percepteur à Malabar.

Major James Achilles Kirkpatrick (1764-1805) : également connu à Hyderabad sous le nom de Hushmut Jung (« Valeureux Combattant »), nawab Fakhr-ud-Daula

Bahadur ; le plus orientalisé des Lords Residents britanniques à la cour du nizam.

William George Kirkpatrick (1801-1828) : connu à Hyderabad sous le nom de Mir Ghulam Ali, Sahib Allum ; fils de James et de Khair un-Nissa. Tombé dans « une lessiveuse d'eau bouillante » en 1812, quelques années après son arrivée en Angleterre, il resta handicapé et dut être amputé. Rêveur et poète, fasciné par Coleridge et Wordsworth, il mourut à vingt-sept ans.

Katherine Aurora Kirkpatrick (1802-1889) : connue à Hyderabad sous le nom de Noor un-Nissa, Sahib Begum, et sous celui de Kitty Kirkpatrick en Angleterre ; fille de James et de Khair un-Nissa, et sœur de William George ; envoyée avec lui en Angleterre en 1805 ; épousa le capitaine James Winslowe Phillipps du 7^e Hussards le 21 novembre 1829 ; mourut à Torquay à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

LES WELLESLEY

Richard Colley Wellesley, Lord Wellesley (1760-1842) : gouverneur général des Indes, héros de James Kirkpatrick, jusqu'à ce que sa politique impérialiste l'écoeure définitivement et qu'il oppose une résistance croissante aux tentatives de la Compagnie anglaise des Indes orientales pour mettre le Deccan sous sa tutelle.

Colonel Arthur Wellesley (1769-1852) : frère de Richard, gouverneur de Mysore et « officier supérieur chargé des questions politiques et militaires pour la région du Deccan et les provinces marathes du Sud ». Détestait

cordialement les frères Kirkpatrick. Futur duc de Wellington.

Henry Wellesley (1773-1847) : adjoint de son frère le gouverneur général, et gouverneur des districts d'Aoudh cédés à la Compagnie.

LES PALMER

Général William Palmer (†1814) : ami de Warren Hastings et de James Achilles Kirkpatrick, et Lord Resident de Puna jusqu'à ce qu'il soit démis de ses fonctions par Lord Wellesley. Mari de Fyze Baksh, une bégum d'Aoudh. Père de William, John et Hastings.

Fyze Baksh, bégum Palmer (également connue sous son titre de Sahib Begum, 1760-1820) : fille d'un « colonel de cavalerie persan » au service des nawabs d'Aoudh. Sa sœur, la bégum Nur, épousa le général Benoît de Boigne. Fyze, mariée au général Palmer, eut de lui quatre fils et deux filles – dont le banquier William Palmer, chez qui elle vécut à Hyderabad après la mort du général. Meilleure amie de Khair un-Nissa : après la mort de celle-ci, elle resta un mois sans voir personne, inconsolable d'avoir « perdu sa seule véritable amie ».

John Palmer (1767-1836) : « le Prince des marchands ». Fils du général Palmer et de sa première femme, Sarah Hazell.

Capitaine William Palmer (1780-1867) : fils du général Palmer et de Fyze. Engagé dans l'armée du nizam d'Hyderabad grâce à James Kirkpatrick, il écrivit à Lord Wellesley sous le pseudonyme de « Philoctète » pour

critiquer le traitement infligé par le gouverneur général à James. Devenu banquier influent à Hyderabad, William finit complètement ruiné.

LES RUSSELL

Sir Henry Russell (1751-1836) : doyen de la Cour de justice du Bengale ; père de Henry et de Charles.

Henry Russell (1783-1852) : secrétaire particulier et second de James Kirkpatrick. Deviendra plus tard l'amant de la bégum Khair un-Nissa.

Charles Russell : chef de la garde personnelle du Lord Resident, et frère cadet (toujours serviable) de Henry.

LE PERSONNEL DE LA RÉSIDENCE BRITANNIQUE

Capitaine William Hemming : précéda Charles Russell à la tête de la garde personnelle du Lord Resident. Désigné par Henry Russell comme le principal ennemi de James Kirkpatrick à l'intérieur de la Résidence.

Samuel Russell : « l'Ingénieur ». Fils de l'académicien John Russell, sans lien de famille avec Henry et Charles Russell. Un temps au service du nizam d'Hyderabad, il aida James à terminer la reconstruction de la Résidence.

Thomas Sydenham : attaché du Lord Resident. James finit par se méfier de lui, et le surnomma « Pontifex Maximus ». À la mort de James, il lui succéda au poste de Lord Resident ; décidé à mettre un terme à la « mogholisation » de la Résidence, il chassa une bonne partie du personnel engagé par James.

Munshi Aziz Ullah, munshi Aman Ullah : deux frères lettrés originaires de Delhi en qui James avait toute confiance, et qui lui tinrent lieu de secrétaires particuliers.

Docteur George Ure : médecin de la Résidence.

Mrs Ure : épouse du Dr Ure, et aussi gourmande que robuste, elle parlait couramment la langue ourdoue. Accompagna les enfants de James en Angleterre en 1805.

LA FORCE SUBSIDIAIRE

Lieutenant-colonel James Dalrymple (1757-1800) : commandant de la Force subsidiaire.

Lieutenant-colonel Samuel Dalrymple : cousin de James Dalrymple et ami de Henry Russell. Se trouvait sur le même bateau que James Kirkpatrick lors de l'ultime voyage de celui-ci. Son épouse Margaret passait pour être « odieuse ».

Docteur Alexander Kennedy : médecin de la Force subsidiaire.

AUTRES PERSONNALITÉS BRITANNIQUES

Edward, Lord Clive (1754-1839) : fils de Robert Clive (le baron « Clive de Plassey »), et gouverneur sans envergure de Madras.

Mountstuart Elphinstone (1779-1859) : voyageur et diplomate de la Compagnie anglaise des Indes orientales, il

accéda au poste de gouverneur de Bombay; fit étape à Hyderabad avec Edward Strachey en août-septembre 1801, avant de rejoindre un poste à Puna.

Edward Strachey (1774-1832): voyageur et diplomate, il séjourna à Hyderabad en 1801 avec Mountstuart Elphinstone. En 1808, il épousa Julia, la plus jeune et la plus jolie des filles de William Kirkpatrick.

2. LES FRANÇAIS

Michel Joachim Marie Raymond (1755-1798): mercenaire, et commandant du bataillon français d'Hyderabad.

Jean-Pierre Piron: successeur de Raymond.

3. LES HYDERABADIS

LA FAMILLE DU NIZAM

Nawab Mir Nizam Ali Khan, Asaf Jah II (1761-1803): nizam d'Hyderabad, père de Sikander Jah. Quatrième fils du premier nizam, Nizamulmulk, il succéda à son père après avoir détrôné et emprisonné son frère Salabat Jang.

Bégum Bakshi: première épouse du nizam Ali Khan et mère adoptive de Sikander Jah. Très influente: « officiellement chargée de tenir les cordons de la bourse au Mahal et de contrôler toutes les dépenses. » Considérée à la fin du XVIII^e siècle comme la « doyenne » du harem.

Bégum Tinat un-Nissa: épouse du nizam Ali Khan et mère de Sikander Jah. Également influente et âgée: selon James Kirkpatrick, elle avait la garde des bijoux de la famille du nizam.

Ali Jah (†1798): fils du nizam Ali Khan, il fomenta une révolte en 1798. Il se rendit à Mir Alam et au général Raymond près de Bidar, et «se suicida» peu après dans des circonstances suspectes.

Dara Jah: gendre du nizam Ali Khan, il se révolta contre celui-ci en 1796. Après sa capture par James Dalrymple à Raichur et son retour à Hyderabad, on perd sa trace.

Nawar Mir Akbar Ali Khan, Sikander Jah, Asaf Jah III (1771-1829): nizam d'Hyderabad; à l'époque, seul fils encore vivant du nizam Ali Khan.

Bégum Jahan Pawar: également connue sous le nom de bégum Hajji. Fille de Ma'ali Mian et de la bégum Farzand, petite-fille d'Aristu Jah qui lui légua le palais de Purani Haveli, et épouse du nizam Sikander Jah. Humiliée par Sikander Jah, elle prévint James Kirkpatrick que son mari complotait pour le faire assassiner.

Mama Barun, Mama Champa: aseels nourrices et principales conseillères à la cour du nizam Ali Khan. Assurèrent également le commandement du régiment féminin – le *Zuffur Plutun* – lors de la bataille de Khardla.

LA FAMILLE D'ARISTU JAH

Ghulam Sayyed Khan, Aristu Jah, Azim ul-Omrah (†9 mai 1804) : Premier ministre du nizam Ali Khan, surnommé « Salomon » par les frères Kirkpatrick. Commença sa carrière comme qiladar (gardien de forteresse) à Aurangabad, et devint Premier ministre par intérim, puis Premier ministre en titre après l'assassinat de son prédécesseur Rukn-ud-Daula. À la suite de la défaite de Khardla, il fut envoyé à Puna comme otage en mars 1795. À son retour en 1797, il reprit ses fonctions jusqu'à sa mort en 1804. Sa petite-fille, la bégum Jahan Pawar, épousa le nizam Sikander Jah.

Sarwar Afza, bégum Nawab : première épouse d'Aristu Jah. Mir Alam la déposséda de tous ses domaines après la mort de son mari.

Ma'ali Mian : fils d'Aristu Jah ; mourut prématurément pendant la campagne de Khardla en 1795.

Bégum Farzand : sœur de Munir ul-Mulk et belle-fille du Premier ministre Aristu Jah, épouse de Ma'ali Mian et proche amie de Sharaf un-Nissa. Selon certaines sources, elle insista pour que Sharaf un-Nissa marie sa fille Khair à James Kirkpatrick.

LES SHUSHTARI

Sayyid Reza Shushtari (†1780) : érudit chiite ayant quitté la ville perse de Shushtar pour venir s'installer dans le Delhi des Moghols, puis à Hyderabad où Nizamulmulk lui donna des terres. Sayyid Reza «refusa tout poste officiel, même celui de doyen des magistrats», pour se retirer du monde et se consacrer à la prière. Sa réputation d'intégrité servit de

tremplin à son fils Mir Alam, et au reste du clan Shushtari, pour gravir les échelons du pouvoir à Hyderabad.

Mir Abul Qasim, Mir Alam Bahadur († 4 janvier 1809) : *vakil* d'Aristu Jah et représentant du nizam à Calcutta ; commanda l'armée du nizam pendant la campagne de Srirangapatnam (1799) ; exilé en 1800 ; après son retour en grâce, il succéda en juillet 1804 à Aristu Jah au poste de Premier ministre ; cousin de Bâqar Ali Khan. Jusqu'à sa mort des suites de la lèpre en 1809, il perçut du gouvernement britannique une pension mensuelle de deux mille roupies.

Mir Dauran (†1801) : fils de Mir Alam. Mort de la lèpre en 1801.

Mir Abdul Lateef Shushtari : cousin et collègue de Mir Alam, dont il fut le représentant à la cour après la disgrâce de celui-ci. Auteur du *Kitab Tuhfat al-'Alam*.

Bâqar Ali Khan, Akil ud-Daula : autre natif de Shushtar en Iran. Cousin de Mir Alam, qu'il seconda lors de son séjour à Calcutta comme représentant du nizam. Devint ensuite l'intendant de la Force subsidiaire, qu'il accompagna à ce titre jusqu'à Srirangapatnam. Père de Sharaf un-Nissa et grand-père de Khair un-Nissa. Après le mariage de Khair avec James Achilles Kirkpatrick, Aristu Jah « honora » Bâqar Ali Khan en lui « attribuant un titre et un domaine comprenant plusieurs villages ». Souffrait apparemment de problèmes de vue et d'audition.

Bégum Durdanah : épouse de Bâqar Ali Khan, mère de Sharaf un-Nissa, grand-mère de Khair un-Nissa. Appartenait à l'origine à la famille de Mir Jafar Ali Khan.

Bégum Sharaf un-Nissa (1765 - 21 juillet 1847) : fille de Bâqar Ali Khan ; mère de Khair un-Nissa et deuxième épouse, juvénile, de Mehdi Yar Khan qui mourut à la fin des années 1780 ou 1790. Une fois veuve et mère de deux filles non mariées, elle réintégra le *deorhi* familial. Après le mariage de Khair avec James, elle reçut un domaine du gouvernement, qu'elle « dirigea elle-même ». À la fin de sa vie, ses domaines furent confisqués, et elle mourut dans la misère.

Mehdi Yar Khan : fils de Mirza Qasim Khan ; père de Khair un-Nissa ; mari de Sharaf un-Nissa. Mort à la fin des années 1780 ou 1790, il laissa une jeune veuve et deux filles non mariées.

Bégum Khair un-Nissa († 22 septembre 1813) : fille de Sharaf un-Nissa et petite-fille de Bâqar Ali Khan ; épouse de James Achilles Kirkpatrick. À l'origine, fiancée à Mohammed Ali Khan, fils de Bahram ul-Mulk.

Bégum Nazir un-Nissa : sœur de Khair un-Nissa.

Dustee Ali Khan : demi-frère de Khair un-Nissa ; fils que Mehdi Yar Khan avait eu avec l'une de ses premières épouses.

AUTRES *OMRAHS* D'HYDERABAD

Rajah Ragotim Rai : noble brahmane de l'entourage d'Aristu Jah. James Kirkpatrick le détestait : « Il faut se débarrasser d'une manière ou d'une autre de cet énorme vautour. » Sa demeure fut saccagée et pillée par Mir Alam après la mort d'Aristu Jah.

Rajah Chandu Lal : protégé de James, puis de Mir Alam, auquel il succéda. Longtemps diwan du nizam Sikander Jah, il fut responsable de la confiscation des domaines de Sharaf un-Nissa. Grand protecteur des poètes.

Mah Laqa Bai Chanda : poétesse, historienne et courtisane, elle faisait à l'origine partie des conseillers d'Aristu Jah. Devint la maîtresse de Mir Alam et de Mustaqim ud-Daula.

4. LONDRES, ANNÉES 1820

Barbara Isabella Buller et Charles Buller MP : fille et gendre de William Kirkpatrick. James mourut dans leur maison de Calcutta ; plus tard, ce fut chez eux que Kitty rencontra le jeune Thomas Carlyle.

Julia Kirkpatrick : fille de William Kirkpatrick, épouse d'Edward Strachey, amie et cousine de Kitty Kirkpatrick.

Thomas Carlyle (1795-1881) : savant ; précepteur des fils de Charles Buller, dans la maison duquel James Kirkpatrick mourut à Calcutta.

LES OFFICIELS

NIZAMS D'HYDERABAD

Nizamulmulk, 1724-1748

Guerre civile, 1748-1762

Nizam Ali Khan, 1762-1803
Nizam Sikander Jah, 1803-1829
Nizam Nasir ud-Daula, 1829-1857

LORDS RESIDENTS

John Kennaway, 1788-1794
William Kirkpatrick, 1794-1798
James Achilles Kirkpatrick, 1798-1805
Henry Russell (par intérim), octobre-décembre 1805
Thomas Sydenham, 1805-1810
Charles Russell (par intérim), juin 1810 - mars 1811
Henry Russell, décembre 1811-1820
Sir Charles Metcalfe, 1820-1825

PREMIERS MINISTRES

Aristu Jah, 1778-1804
Mir Alam, 1804-1809
Munir ul-Mulk, 1809-1832
Rajah Chandu Lal, 1832-1843

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX

Warren Hastings, 1774-1785
Lord Cornwallis, 1786-1793
Sir John Shore (par intérim), 1793-1798
Lord Wellesley, 1798-1805
Lord Cornwallis, 1805
George Barlow (par intérim), 1805-1807
Lord Minto, 1807-1813

REMERCIEMENTS

J'ai commencé à travailler sur ce livre au printemps 1997. Au long des cinq années suivantes – et des milliers de kilomètres parcourus –, nombre de personnes m'ont, avec une incroyable générosité, offert l'hospitalité, leur temps, leur savoir, leurs conseils, leur sagesse, des photos, des compétences éditoriales, des bouteilles de whisky, des documents familiaux, des lits de camp et des tasses de thé. Cela va du soufi anonyme dans un mausolée de Bijapur qui a eu la gentillesse d'agiter un éventail de plumes de paon au-dessus de moi pendant que j'écrivais à l'ombre de son sanctuaire, jusqu'au meilleur cuisinier biryani d'Hyderabad (il s'appelle Salim et on le trouve dans la *dhaba* en face du Chowk Masjid), en passant par le vieux berger de Bidar qui m'a guidé le long d'une paroi rocheuse pour me montrer la meilleure vue de la nécropole d'Ashtur. Il y a aussi, bien sûr, les historiens qui m'ont expliqué la complexité de la politique de la Compagnie des Indes, des Marathes ou du nizam, et un grand nombre de bibliothécaires patients en Inde et en Grande-Bretagne qui ont enduré mes inlassables quêtes de manuscrits. Je dois aussi mentionner les plus importants sans doute : les descendants de James Achilles et de Khair un-Nissa Kirkpatrick qui, tout en choisissant de rester anonymes, m'ont offert un accès total à leur exceptionnel fonds d'archives.

Je souhaiterais également remercier les personnes suivantes :

Au Royaume-Uni : Bob Alderman, Charles Allen, Chris Bayly, Mark Bence-Jones, Richard Bingle, Richard Blurton, Jonathan Bond, Anne Buddle, Brendan Carn-duff, Lizzie Collingham, Patrick Conner, Jeremy Currie, Jock Dalrymple, Philip Davies, Simon Digby, Alanna Dowling, Jenny Fraser, Sven Gahlin, Nile Green, Charles Grieg, Christopher Hawes, Amin Jaffer, Rosie Llewellyn Jones, Wak Kani, Paul Levy, Jerry Losty, John Malcolm, Sejal Mandalia, Peter Marshall, Gopali Mulji, Doris Nicholson, Henry Noltie, Alex Palmer, Iris Portal, Kathy Prior, Addie Ridge, Mian Ridge, Mahpara Safdar, Narindar Saroop, Ziaduddin Shakeb, Nick Shreeve, Robert Skelton, Fania Stoney, Allegra Stratton, Susan Stronge, Fariba Thomson, David et Leslie Vaughan, Philippa Vaughan, Brigid Waddams, Lucy Warrack, Theon Wilkinson, Amina Yaqin et le regretté Mark Zebrowski. Je suis aussi particulièrement reconnaissant à Mary-Anne Denison-Pender, du merveilleux Western & Oriental Travel, qui a couvert la plupart de mes frais lors de mes nombreuses pérégrinations dans le Deccan, et au Scottish Arts Council dont la bourse généreuse a financé un long voyage aux Archives nationales de Delhi.

Aux États-Unis : Indrani Chatterjee, Sabrina Dhawan, Michael Fisher, Bob Frykenberg, Durba Gosh, Navina Haidar, Ali Akbar Husain, Maya Jasanoff, Omar Khalidi, Elburn Kimmelman, Karen Leonard, Nabil Matar, Gail Minault, Eleni Phillon, Robert Travers, Sylvia Vatuk, Stuart Cary Welch et Peter Wood.

En Inde : Javed Abdulla, Mohamed Bafana, Rohit Kumar Bakshi, Pablo Bartholomew, V. K. Bawa, John Fritz, S. Gautam, Zeb un-Nissa Haidar, Elahe Hiptoola,

Mir Moazam Husain, S. Asmath Jehan, Bashir Yar Jung, J. Kedaeswari, A. R. Khaleel, Nawab Abid Husain Khan, Pradip Krishen, Jean-Marie Lafont, Narendra Luther, George Michell, Jagdish Mittal, Sarojini Regani, Arundhati Roy, Laeeq Salah et Prita Trehan. J'aimerais remercier tout particulièrement Bilkiz Alladin pour avoir partagé avec une grande générosité ses recherches sur Khair un-Nissa, ainsi que Nausheen et Yunus Jaffery pour leur aide dans l'exploitation des sources en persan et en ourdou.

David Godwin et Giles Gordon ont fait énormément pour l'avancement de ce livre : je les remercie infiniment pour leur énergie et leur enthousiasme. Mes différents éditeurs ont tous été de très bon conseil : Robert Lacey, Helen Ellis, Arabella Pike et Aisha Rahman chez HarperCollins ; Ray Roberts et Paul Slovak chez Penguin Putman ; David Davidar chez Penguin India ; Paolo Zaninoni chez Rizzoli. Je souhaite par-dessus tout remercier Michael Fishwick pour avoir montré autant de franchise, d'humour, de générosité et m'avoir offert autant de sages conseils pour ce livre (le cinquième que nous faisons ensemble) que pour le premier, *Sur les pas de Marco Polo, Voyage en Asie centrale*, qu'il a publié il y a maintenant plus de seize ans.

Olivia a dû, je crois, trouver ce ménage à trois avec Khair un-Nissa un peu plus éprouvant que notre cohabitation passée avec les ascètes de Byzance, les chauffeurs de taxi sikhs et les courtiers de Kubla Kahn, mais elle a supporté ces cinq années d'épreuves avec sa douceur et sa générosité habituelles. Je les remercie, elle, ainsi qu'Ibby, Sam et Adam, du fond du cœur.

Je souhaiterais dédier cet ouvrage à Sam et Shireen Vakil Miller pour leur affection et leur amitié indéfectibles, d'abord à Delhi puis à Londres, depuis plus d'une

dizaine d'années; et à Bruce Wannell dont l'érudition incroyable et les magnifiques traductions du persan ne sont pas pour rien dans l'in vraisemblable longueur de ce livre.

WILLIAM DALRYMPLE
Page's Yard, 1^{er} juillet 2002

La Résidence britannique construite par James Achilles Kirkpatrick à Hyderabad, aujourd'hui l'Osmania Women's College, est reconnue comme l'un des plus importants bâtiments coloniaux d'Inde, mais il est en très mauvais état. Il a récemment été classé dans la liste des cent bâtiments en péril établie par le World Monuments Fund. Il existe une fondation sans but lucratif, créée pour financer les efforts de restauration :

Friends of Osmania Women's College, India, Inc.
800 Third Avenue, Suite 3100
New York, NY 10022
Téléphone: (001) 212/223 7313
Fax: (001) 212/223 8212
e-mail: osmaniafoundation@hotmail.com

Les dons peuvent être adressés par mandat au nom du Friends of Osmania Women's College, India, Inc., à l'adresse suivante :

Bank of New York
530 Fifth Avenue
New York, NY 10036
ABA #: 021-000018 Account #: 630-16010599

*À Sam et Shireen Vakil Miller,
et à Bruce Wannell*

INTRODUCTION

C'est lors d'une visite à Hyderabad, en février 1997, que j'entendis parler pour la première fois de James Achilles Kirkpatrick.

Le Muharram, fête chiïte commémorant le martyr de Hussain, petit-fils du Prophète, battait son plein. Je venais de terminer un livre sur les monastères du Moyen-Orient, quatre ans de travail épuisant. J'étais parti à Hyderabad pour échapper à mon bureau, à ma bibliothèque encombrée de livres, pour me détendre et voyager à nouveau sans but, au gré de mon inspiration du moment.

Ce printemps-là, les dalles des mosquées étaient chaudes sous mes pieds tandis que je flânais d'un sanctuaire à l'autre de la vieille ville où affluaient des pèlerins tout de noir vêtus, qui psalmodiaient des lamentations en langue ourdoue au souvenir du massacre de Karbala. On aurait pu croire que Hussain avait été tué une semaine auparavant plutôt qu'à la fin du VII^e siècle après Jésus-Christ. C'était une ville indienne comme je les aimais.

Relativement inexplorée, elle avait suscité peu d'études – en anglais du moins – et gardait ses secrets. À la différence de sa voisine Agra ou des cités rajputes du Nord dont la splendeur monumentale impressionnait d'emblée, Hyderabad déroba ses charmes à la vue des étrangers, dissimulant ses trésors derrière des murailles sans intérêt

et un dédale de ruelles. Elle ne vous admettait que lentement dans un monde clos où l'eau s'écoulait encore des fontaines, où les fleurs ondulaient au vent, où les paons poussaient leur cri aigu sous les manguiers couverts de fruits. Là, loin de l'agitation de la rue, on découvrait un univers paisible, hors du temps, dernier bastion d'une civilisation indo-musulmane en déclin où, pour citer un historien d'art, « les vieux messieurs d'Hyderabad portaient toujours le fez, rêvaient encore de la rose et du rossignol, et pleuraient la perte de Grenade¹ ».

Quittant la vieille ville, je montai en voiture jusqu'à la citadelle escarpée de Golconde. Durant six cents ans, Golconde servit de chambre forte au flot apparemment ininterrompu de diamants extraits des mines de la région, unique source connue de ces pierres précieuses jusqu'à la découverte au XVIII^e siècle des gisements du Nouveau Monde. Derrière les murs de la citadelle se succèdent les harems, les pavillons, les bassins et jardins d'agrément. Lorsqu'il visita Golconde en 1642, le joaillier français Jean-Baptiste Tavernier trouva une société aussi florissante et raffinée que le suggère cette richesse architecturale. D'après ses écrits, la ville comptait plus de vingt mille courtisanes officielles qui dansaient tour à tour pour le sultan chaque vendredi.

Comme je ne tardai pas à m'en apercevoir, même les Britanniques si austères furent grisés par le romantisme et l'opulence de cette vie de cour lorsqu'ils arrivèrent à Hyderabad à la fin du XVIII^e siècle. L'ancienne demeure du Lord Resident, devenue le collège féminin de la Osmania University, était une vaste villa palladienne d'une architecture similaire à celle de la Maison-Blanche à Washington, construite à la même période. Ce palais, parmi les plus réussis que la Compagnie anglaise des Indes orientales ait édifiés, se dressait dans un immense parc entouré de

fortifications au bord de la rivière Musi, face à la vieille ville.

L'ensemble fut érigé, m'a-t-on dit, à l'initiative du lieutenant James Achilles Kirkpatrick, Lord Resident exerçant les fonctions d'ambassadeur à la cour d'Hyderabad entre 1798 et 1805. Kirkpatrick avait visiblement adopté la tenue vestimentaire et les coutumes locales. Peu après son arrivée dans la ville, selon la légende, il serait tombé amoureux de la petite-nièce du *divan* (ou Premier ministre) d'Hyderabad. Il épousa Khair un-Nissa – dont le prénom signifie « Admirable entre toutes les femmes » – en 1800, selon le rite musulman.

À l'intérieur du palais, des plaques d'enduit grandes comme des palanquins se détachaient des plafonds de l'ancienne salle de bal et de l'ancien hall des audiences publiques. À l'étage, les chambres délabrées n'étaient plus habitées que par les chauves-souris ou quelques couples de pigeons amoureux ; au rez-de-chaussée, des cloisons divisaient les élégants salons ovales en bureaux de fortune pour les responsables administratifs de l'université. Le bâtiment central étant considéré comme dangereux pour les étudiantes, la plupart des cours se tenaient dans les anciennes écuries des éléphants situées à l'arrière.

Malgré cet état de délabrement, on devinait la magnificence passée du palais. Au sud, la façade était ornée d'un imposant porche convexe surmonté d'un dôme, auquel on accédait par une arche monumentale à l'entrée du pont sur la rivière Musi. Sur la façade nord, deux statues du lion britannique au repos montaient la garde devant les colonnes d'un portique néoclassique. Veillant sur une vaste étendue plantée d'eucalyptus, d'arbres à pain et de casuarinas, ils symbolisaient en tout point la grandeur de la Compagnie anglaise des Indes orientales à son apogée.

Pourtant, une surprise m'attendait dans les profondeurs du domaine.

Là, dans le parc derrière le palais, on me montra un témoignage de l'amour porté par Kirkpatrick à son épouse. L'histoire – apocryphe, sans doute, et néanmoins émouvante – était la suivante : Khair un-Nissa passant sa vie recluse au fond du parc dans un *bibi ghar* (littéralement : « quartier des femmes »), elle ne pouvait faire le tour du chef-d'œuvre de son mari pour en admirer le magnifique porche. Le Lord Resident résolut le problème en lui faisant construire une version miniature de son nouveau palais, afin qu'elle puisse étudier à loisir ce que jamais elle n'aurait consenti à voir de ses propres yeux. Que la légende soit véridique ou non, le palais miniature demeura intact jusqu'aux années 1980 où un arbre s'abattit sur son aile droite. Les vestiges de l'aile gauche et du bâtiment central étaient recouverts d'une plaque de tôle ondulée près des ruines du *bibi ghar*, elles-mêmes enfouies sous une jungle de lianes et de plantes grimpantes dans cette partie du parc qu'on appelle toujours « le jardin de la bégum ». Ému et captivé, je quittai les lieux avec l'envie d'en savoir plus. Cette histoire donnait une image si différente – et tellement plus romantique – des Britanniques en Inde que je me mis en quête de quelqu'un pouvant m'en apprendre davantage sur Kirkpatrick.

Je n'eus pas à chercher bien loin. Le Pr Zeb un-Nissa Haidar, universitaire persane d'un âge respectable, faisait cours à des étudiantes voilées dans l'aile la moins dégradée de l'ancien palais du Lord Resident. Elle se présenta comme une descendante de Rukn ud-Daula, Premier ministre d'Hyderabad durant la période en question. Elle affirma bien connaître non seulement le déroulement de l'histoire, mais aussi la plupart des textes persans et ourdous qui s'y référaient.

D'après le Pr Zeb, ces sources locales prouvaient que Kirkpatrick s'était converti à l'islam pour épouser sa bien-aimée. Elles révélaient en outre que, malgré le scandale, Kirkpatrick était très populaire à Hyderabad, se mêlant volontiers à la population locale et se conformant aux us et coutumes de la ville. Le Pr Zeb se rappelait en particulier une phrase d'un récit intitulé le *Tarikh i-Khurshid Jahi* :

Par sa fréquentation excessive de la gent féminine locale, les traditions en vigueur à Hyderabad lui étaient familières et il s'y conformait.

Plusieurs textes persans insinuaient aussi qu'à la fin, sa loyauté allait autant au nizam (ou souverain) d'Hyderabad qu'aux Britanniques. Aucun de ces textes n'ayant été traduit en anglais, ils représentaient un territoire vierge pour tous ceux qui n'avaient étudié ni l'ourdou parlé dans le Deccan au XIX^e siècle, ni le persan très indianisé dans lequel étaient rédigés ces manuscrits – c'est-à-dire presque tout le monde sauf une poignée de vénérables professeurs musulmans d'Hyderabad.

Un soir, je me rendis sur la tombe du général Michel Joachim Raymond, grand rival de Kirkpatrick. Français, républicain et mercenaire au service du nizam, Raymond avait adopté, comme Kirkpatrick, les coutumes locales. De même que Kirkpatrick était chargé d'amener les autorités d'Hyderabad à collaborer avec les Britanniques, Raymond avait tenté de convaincre le nizam de faire alliance avec les Français. Après sa mort, il fut enterré sous un petit temple néoclassique au pied d'un obélisque, en haut de la colline surplombant le cantonnement français de Malakhet, à l'extérieur d'Hyderabad.



De retour à Londres, j'entrepris des recherches sur Kirkpatrick. Deux ou trois ouvrages sur l'architecture indienne mentionnaient brièvement son palais et l'existence de sa bégum, mais sans donner d'autres détails que ceux tirés d'un article de *Blackwood's Magazine* datant de 1893, «Le mariage d'amour de James Achilles Kirkpatrick²», dont l'auteur était Edward Strachey, lointain cousin de Kirkpatrick.

Ma première véritable avancée fut la découverte que la correspondance de Kirkpatrick avec son frère William, conservée par les descendants de la famille Strachey, venait d'être acquise par l'India Office Library*. Il y avait des classeurs entiers de lettres (au papier usé et patiné par le temps) portant l'inscription «reçues de mon frère James Achilles Kirkpatrick», d'énormes volumes reliés cuir et dorés sur tranche d'une correspondance officielle avec le gouverneur général Lord Wellesley, des liasses de manuscrits persans, quelques boîtes remplies de factures et, dans une grande enveloppe bistre, un testament – exactement le genre d'archives hétéroclites, mais riches de détails sur la vie quotidienne, que tout biographe rêve d'exhumer.

Dans un premier temps, la plupart de ces lettres me parurent pourtant d'une trivialité décevante : échos d'in-

*L'India Office Library regroupait à l'origine la bibliothèque et les archives de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Devenue ensuite la bibliothèque du ministère britannique des Affaires indiennes, elle est désormais une annexe de la British Library à Londres.

trigues de cour, demandes d'informations auprès de Calcutta, requêtes occasionnelles pour l'envoi d'une caisse de vin de Madère, ou de certains légumes – parmi lesquels, curieusement, les petits pois et les pommes de terre – que Kirkpatrick ne pouvait se procurer dans les bazars d'Hyderabad. Intéressant, certes, mais *a priori* rien d'extraordinaire, et je trouvai à mon grand dépit fort peu de références aux convictions religieuses de Kirkpatrick ou à ses soucis d'ordre privé. En outre, une bonne partie des documents les plus précieux était en langage codé. À peine Kirkpatrick commençait-il d'évoquer ses aventures amoureuses, ou son rôle dans la création d'un réseau d'espions, que son écriture nette et régulière faisait place à de longues rangées de chiffres impossibles à décrypter.

Il me fallut plusieurs semaines de lecture avant d'en arriver aux dossiers contenant les lettres sur Khair un-Nissa, dont certaines n'étaient pas codées. Un jour, alors que j'ouvrais une des nombreuses chemises cartonnées de l'India Office Library, je vis le paragraphe suivant, rédigé d'une petite écriture ferme et penchée :

À titre de préambule, peut-être convient-il de rappeler qu'une fois auparavant j'avais subi sans faillir l'épreuve redoutable d'un long entretien nocturne avec le charmant sujet de cette lettre – entretien que j'ai mentionné précédemment, et durant lequel je pus étudier tout à loisir cette adorable personne : il dura la plus grande partie de la nuit, et avait à l'évidence été organisé par sa mère et sa grand-mère qui consacrent leur existence à satisfaire tous ses caprices. Lors de cette rencontre, qui se déroula sous mon toit, je parvins à me maîtriser suffisamment pour résister au festin alléchant auquel j'étais manifestement convié ; Dieu sait que la tâche me paraissait insurmontable, et pourtant

je tentai de détourner cette jeune créature romantique d'une passion pour laquelle je ne pouvais m'empêcher d'éprouver, je le confesse, un peu plus que de la pitié. Elle me répéta à maintes reprises que, depuis fort longtemps, son affection s'était définitivement portée sur moi, que nos deux destins étaient liés et qu'elle serait heureuse de passer sa vie avec moi comme la plus humble des servantes.

Peu après, je découvris quelques pages en langage codé accompagnées d'une « traduction », simple correspondance chiffre-lettre. Le code décrypté, toute l'histoire prit rapidement forme.

La chance me sourit à nouveau lorsque je tombai sur une enquête secrète de la Compagnie anglaise des Indes orientales au sujet de cette affaire, avec des témoignages sous serment, des questions de plus en plus explicites, des réponses d'une franchise tout aussi stupéfiante. Dès que j'eus ces documents sous les yeux, mes derniers doutes s'envolèrent : je disposais là d'un matériau formidable pour un livre.

Quatre années durant, je m'enterrai à l'India Office Library, retournant périodiquement à Delhi et à Hyderabad pour y consulter les archives. Fatalement, des problèmes surgirent en Inde. À Delhi, dans les sous-sols des Archives nationales indiennes, l'installateur du nouveau système de climatisation avait oublié de mettre à l'abri les six cents volumes de dossiers provenant du palais du Lord Resident d'Hyderabad. C'était l'époque de la mousson. Quand je revins l'année suivante étudier de plus près les volumes en question, la plupart avaient subi des dommages irréparables, et ceux épargnés par les eaux étaient recouverts d'une épaisse moisissure verdâtre. Quelques jours plus tard, cette moisissure étant décrétée dangereuse,

on emporta les six cents volumes pour les « désinfecter par fumigation ». Je ne les revis jamais.

La même année, toujours pendant la mousson, la rivière Musi inonda Hyderabad et la BBC montra les archivistes de la vieille ville étendant sur des fils à linge les vestiges de leur magnifique collection de manuscrits.

Malgré ces contretemps, l'histoire d'amour se précisait peu à peu. Comme sur un cliché polaroïd, les contours apparaissaient lentement, les dernières zones blanches se coloraient.

Il y eut également quelques découvertes dues au hasard. Le dernier après-midi de mon ultime visite à Hyderabad, après trois voyages et plusieurs mois passés à consulter les différentes archives, je cherchais des souvenirs dans les bazars de la vieille ville, derrière le monument du Charminar. En ce dimanche, la moitié des souks étaient fermés, mais j'avais oublié d'acheter des cadeaux pour ma famille. L'œil sur ma montre, puisque mon avion pour Delhi décollait cinq heures plus tard, j'allais fébrilement d'une boutique à l'autre en quête de la spécialité d'Hyderabad : des ouvrages artisanaux décorés à la feuille d'argent. Enfin, un jeune garçon proposa de me conduire dans une boutique où, m'assura-t-il, je trouverais ce que je cherchais. Il m'entraîna à travers un labyrinthe de ruelles derrière la mosquée jusqu'à une échoppe au fond d'une impasse.

Il s'avéra qu'on y vendait non des objets incrustés d'argent, mais des livres, mon guide improvisé s'étant mépris sur le sens du mot « ouvrages ». En fait de livres, il s'agissait de manuscrits en ourdou et en persan, ainsi que des premières chroniques en caractères imprimés, les uns et les autres provenant de bibliothèques privées. Le libraire les avait achetés après la démolition des palais de l'aristocratie locale dans les années 1960 et 1970. Les ouvrages en question étaient à présent empilés du sol au plafond

dans cette échoppe poussiéreuse et mal éclairée de la taille d'un grand placard à balais. Plus étonnant, le libraire connaissait parfaitement leur contenu. Quand j'évoquai le livre que je préparais, il tira d'une pile un énorme volume en persan, fort abîmé : le *Kitab Tuhfat al-'Alam* d'Abdul Lateef Shushtari, nom qui m'était familier depuis ma lecture des lettres de James Kirkpatrick. Ce volume de six cents pages se révéla être une passionnante autobiographie du cousin de Khair un-Nissa, écrite à Hyderabad juste après le scandale causé par le mariage de la jeune femme avec Kirkpatrick. Il y avait parmi les autres manuscrits le *Gulzar i-Asafiya*, une histoire locale introuvable et datant de la même période. Je passai la fin de l'après-midi à marchander avec le libraire et quittai sa boutique délesté de six cents euros, mais avec assez d'ouvrages capitaux, jamais traduits, pour remplir une malle. Leur contenu allait considérablement modifier la suite des événements*.

En 2001, après quatre ans de recherches, Kirkpatrick m'était devenu si familier que, en lisant et relisant ses lettres, je croyais entendre sa voix. D'importantes lacunes subsistaient néanmoins. Surtout, les documents de l'India Office Library ne m'avaient rien appris de plus sur le sort de Khair un-Nissa après la mort de Kirkpatrick que l'article de *Blackwood's Magazine* paru en 1893. Il me fallut neuf

* Par une étrange anomalie de l'historiographie indienne, Hyderabad et le Deccan sont pratiquement inexplorés. Peu d'études sérieuses ont été conduites sur la région, et encore moins sur son histoire culturelle : on continue d'attribuer à tort les tableaux de ses peintres aux écoles mogholes et rajputes. Pour chaque livre sur les sultanats du Deccan, il en existe un rayon entier sur Lucknow. Comme le notait récemment l'historien George Michell, « Peu d'universitaires indiens ou étrangers ont entrepris des recherches approfondies sur le Deccan, rarement visité, et curieusement mal connu ». Voir George Michell et Mark Zebrowski, *The New Cambridge History of India*, Cambridge, 1999.

mois de recherches supplémentaires pour découvrir dans la correspondance de Henry Russell, à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, la réponse déchirante aux questions que je me posais. L'histoire – jamais racontée et apparemment inconnue des contemporains de Kirkpatrick – rappelait de manière troublante celle de *Madame Butterfly*. Entre les armoiries et les étagères en chêne sombre de la Duke Humphrey's Library, alors que je déchiffrais aussi vite que j'en étais capable l'écriture pâlie et souvent illisible de Henry Russell, je vis se dessiner le dénouement de cette tragédie amoureuse.

Enfin, quelques mois seulement avant que je n'entame la rédaction de mon livre, pas très loin de mon domicile londonien, on retrouva des archives appartenant à l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Kirkpatrick et de Khair un-Nissa. Cette découverte assura la transition avec l'histoire tout aussi fascinante de la fille de Khair un-Nissa. D'abord élevée en tant que Sahib Begum, jeune aristocrate musulmane d'Hyderabad, Kitty Kirkpatrick fut envoyée en Angleterre par bateau à l'âge de trois ans, baptisée à son arrivée à Londres et dès lors totalement coupée de sa famille maternelle. Introduite dans les hautes sphères de la société littéraire victorienne de l'époque, elle fascina le précepteur de ses cousins, le jeune Thomas Carlyle, au point de lui inspirer le personnage de Blumine, héroïne de son roman *Sartor Resartus* – « une Aurore radieuse et colorée, [...] la plus belle des vestales orientales ».

Ces archives familiales relatent l'extraordinaire série de coïncidences au terme desquelles Kitty, devenue adulte, avait repris contact avec sa grand-mère restée à Hyderabad. La correspondance émouvante qui s'ensuivit rapprocha les deux femmes après quarante ans de silence. D'une grande beauté et d'une tristesse poignante, leurs lettres dépeignent des vies déchirées par les préjugés et

les malentendus, la politique et le destin. Kitty écrivait en anglais d'une villa en bord de mer à Torquay; sa grand-mère lui répondait depuis un harem d'Hyderabad, dictant ses missives en persan à un scribe qui les transcrivait sur du papier semé de poussière d'or et les glissait à la manière des Moghols dans une *kharita*, pochette en brocart fermée à l'aide d'un sceau. Ces lettres permirent à Kitty de percer le secret entourant les premières rencontres de ses parents, et de découvrir le triste sort réservé à Khair un-Nissa.



L'histoire d'une famille où, pendant trois générations, on avait oscillé entre le christianisme et l'islam, entre les vêtements occidentaux et la tunique indienne traditionnelle, entre l'Hyderabad des Moghols et le Londres de la Régence, remettait en cause des notions aussi essentielles que le caractère national, la nature de l'Empire, la foi et l'identité individuelle. Quelle était leur importance réelle? Étaient-elles si immuables – ou, au contraire, relatives et négociables? Pour une fois, semblait-il, le dualisme irréductible sur lequel reposait l'Empire – entre gouvernants et gouvernés, impérialisme et soumission, colonisateurs et colonisés – se trouvait mis à mal. Les étiquettes religieuses, ethniques et nationales utilisées sans états d'âme par des générations d'historiens se révélaient pour le moins instables. Pourtant – et c'était bien ce qui me fascinait –, alors que toutes les archives en rapport avec James Kirkpatrick, remarquablement préservées, laissaient entrevoir un monde dont personne ou presque ne soupçonnait l'existence, la

situation décrite était loin d'être inhabituelle – ce dont les intéressés eux-mêmes avaient pleinement conscience.

Plus j'avais dans mes recherches, plus j'avais la conviction que l'image des administrateurs de la Compagnie anglaise des Indes orientales vus comme une petite minorité d'étrangers retranchés dans leurs comptoirs, leurs forts et leurs cantonnements, était périmée. Les débuts de la présence britannique en Inde paraissaient au contraire placés sous le signe du métissage et de l'impureté, d'une succession de brassages imprévus des peuples, des cultures, des idées.

Les Kirkpatrick habitaient un monde bien plus hybride et aux frontières ethniques, nationales et religieuses bien plus floues que voudraient nous le faire croire les traités d'histoire sur l'Empire britannique écrits avant 1947 ou l'historiographie nationaliste de l'Inde d'après l'indépendance, voire les travaux sur l'ère post-coloniale entrepris par de jeunes universitaires, qui s'engouffrent pour la plupart dans la brèche ouverte par Edward Saïd en 1978 avec son livre intitulé *L'Orientalisme*³. Comme si ce croisement précoce des races et des idées, des traditions vestimentaires et des mœurs n'intéressait personne et ne cadrait avec aucune version existante des événements. Pour diverses raisons, les parties concernées semblaient vaguement gênées par cette période de métissage, dont elles préféreraient oublier l'existence : il est tellement plus facile de s'en tenir à une vision manichéenne.

Je me passionnai encore davantage pour cette question en découvrant, au fil de mes recherches, que j'étais moi-même issu d'une liaison interracial datant de cette époque, et que j'avais donc du sang indien dans les veines. Dans ma famille, personne ne paraissait au courant, bien que cette découverte n'eût rien de surprenant : nous savions tous que notre trisaïeule Sophie Pattle, ravissante

beauté aux yeux noirs née à Calcutta et dont Burne-Jones était tombé amoureux, parlait l'hindoustani avec ses sœurs et avait été peinte par Watts avec un *rakhi* – fil sacré hindou – noué autour du poignet. Mais ce fut seulement en épluchant les archives que j'appris qu'elle descendait d'une Bengalie de Chandernagor qui s'était convertie au catholicisme et avait épousé un officier français à Pondichéry vers 1780.

Je pris également conscience de la nature symbiotique des relations entre l'Inde et la Grande-Bretagne. De même qu'une fois sur place certains Britanniques appréciaient différents aspects de la civilisation indienne au point d'en adopter la langue et les coutumes, de nombreux Indiens se rendirent durant cette période en Grande-Bretagne, s'y mariant et se conformant au mode de vie occidental.

Mirza Abu Taleb Khan – écrivain moghol qui publia en 1810 le récit en persan de ses voyages vers l'Asie, l'Afrique et l'Europe – raconte avoir rencontré à Londres plusieurs Indiennes complètement anglicisées qui accompagnaient leur mari et leurs enfants en Grande-Bretagne. L'une d'elles avait opéré une transformation si complète qu'il lui « fallut quelque temps en sa compagnie pour accepter l'idée qu'elle était native de l'Inde⁴ ». Il fit aussi la connaissance de l'extraordinaire Dean Mahomet, propriétaire terrien de confession musulmane et originaire de Patna qui avait suivi son protecteur britannique jusqu'en Irlande. Là, il ne tarda pas à enlever Jane Daly, héritière d'une grande famille anglo-irlandaise, et à l'épouser. En 1794, il confirma le rôle unique – et, contre toute attente, éminent – qu'il jouait dans la société de Cork en publiant ses *Voyages*, premier ouvrage écrit en anglais par un Indien, et lu par la moitié de l'aristocratie irlandaise. En 1807, il ouvrit à Londres le premier restaurant indien du pays, le *Dean Mahomet's Hindostanee Coffee House* :

Ici, la noblesse peut fumer le houka avec du véritable chanvre indien, et déguster des currys en tout point succulents que les plus fins gourmets tiennent pour les meilleurs d'Angleterre.

Il partit ensuite pour Brighton, ouvrant cette fois ce qu'il faut bien décrire comme le premier salon de massage oriental en Grande-Bretagne, avant de devenir le barbier attitré des rois George IV et William IV. Comme le note à juste titre Michael Fisher, biographe de Dean Mahomet :

Le mariage et la réussite professionnelle de Mahomet rappellent qu'on ne peut se contenter d'appliquer au passé des catégories et des préjugés raciaux forgés ultérieurement⁵ *.

Tel semble pourtant le problème dans la majorité des textes historiques sur l'Inde du XVIII^e siècle et du début du XIX^e : la tentation, à laquelle ont cédé tant d'historiens, d'interpréter les documents en leur possession à la lumière des stéréotypes édouardiens et victoriens qui nous sont si familiers. Or ces derniers ne reflétaient ni les craintes ni les aspirations des administrateurs de la Compagnie anglaise des Indes orientales et de leurs épouses indiennes, dont on peut aisément lire l'abondante correspondance parmi les kilomètres de documents archivés à l'India Office Library.

* Dans une moindre mesure, c'est également vrai pour la France. Dès 1761, Anquetil-Duperron mentionne l'épouse indienne d'un officier français qu'elle suivit en Europe, imitée en cela par nombre de ses semblables, comme Bannou Pan Dei Allard qui s'installa à Saint-Tropez avec son mari mercenaire, et Fezli Azam Joo Court avec le sien à Marseille.

Comme si l'Angleterre victorienne avait réussi à coloniser non seulement l'Inde, mais aussi, de façon plus permanente, notre imagination, en occultant toute autre vision des rapports entre les deux pays.

Depuis l'implosion de l'Empire britannique à la fin du xx^e siècle et l'arrivée en Europe d'un grand nombre d'Indiens dont la plupart ont fini par vivre et s'habiller à l'occidentale, ce métissage est-ouest des civilisations nous paraît normal. Mais curieusement, l'inverse continue de nous étonner : qu'un Européen puisse décider de changer de camp – et « se faire Turc » ou « indigène », comme disaient respectivement les Élisabéthains et les Victoriens – nous surprend toujours.

Moins d'un siècle après la mort de James Achilles Kirkpatrick et du vivant de sa fille anglo-indienne, islamo-chrétienne, habitant Torquay mais née à Hyderabad, Kipling pouvait encore écrire :

L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, et jamais les deux ne se rencontreront.

Il est souvent raillé aujourd'hui, mais à une époque où de respectables universitaires parlent de « choc des civilisations », où l'Orient et l'Occident, l'Islam et la Chrétienté semblent de nouveau engagés dans une confrontation majeure, cet improbable assemblage d'expatriés vient utilement nous rappeler qu'il est bel et bien possible – depuis toujours – de réconcilier ces deux mondes.

I



Le 7 novembre 1801, deux silhouettes furent admises dans le plus grand secret à l'intérieur des jardins du palais du gouverneur à Madras.

Au-dehors, dans un halo de poussière, des escadrons de cipayes en tunique rouge défilaient sur la chaussée brûlante de l'immense route militaire qui reliait la côte aux cantonnements de St. Thomas's Mount. À l'ombre des grilles, des nuées de marchands ambulants assiégeaient la foule habituelle des badauds et des sollicitateurs, brandissant des plateaux chargés de bananes, de galettes de riz, de pâtisseries, d'oranges et de *paan*.

Derrière les grilles et les sentinelles, commençait un autre monde : quarante hectares de jardins tropicaux à l'ombre des bananiers, des grands tamariniers, des flamboyants et des *raat-ki-rani* ou « reines de la nuit » au parfum envoûtant. Là, ni poussière ni foule, ni bruit sauf le chant des oiseaux – l'inévitable babillage des mainates, interrompu de temps à autre par le cri rauque et mélancolique du coucou – et au loin le fracas des vagues sur la grève distante d'un kilomètre.

On fit traverser aux deux silhouettes ces jardins jusqu'au pavillon blanc que Lord Clive, nouveau gouverneur de Madras, avait entrepris de rénover et d'agrandir. On pria

l'un des deux visiteurs d'attendre sur place pendant que l'on conduisait l'autre vers un endroit ombragé où trois chaises étaient disposées autour d'une table. Peu après, Lord Clive en personne apparut avec son secrétaire personnel, Mark Wilks. L'absence de domestiques auprès des trois hommes, à une époque où rien ne se faisait sans un cortège de serviteurs, témoignait du caractère confidentiel de la rencontre. Tandis que Clive demandait à son interlocuteur de prêter serment, Wilks entama la rédaction d'un compte rendu détaillé de l'entretien, que l'on peut encore consulter à l'India Office Library :

Le très honorable Lord Clive, ayant convoqué le lieutenant-colonel Bowser dans les jardins du palais du gouverneur afin de l'interroger sur un sujet de nature importante et confidentielle, et ayant requis la présence du capitaine Mr Wilks pour qu'il rédige les minutes de l'interrogatoire, s'adressa au lieutenant-colonel Bowser en ces termes :

« L'enquête que je m'appête à ouvrir est motivée par des considérations de la plus haute importance pour l'identité et l'intérêt nationaux. J'ai donc reçu instruction de Son Excellence le très noble gouverneur général d'imprimer ce sentiment dans votre esprit et de vous prier de vous préparer à donner toute information en votre possession avec l'exactitude qui sied à la solennité de l'occasion¹. »

Cette formalité accomplie, Clive expliqua à Bowser pourquoi lui et son collègue, le major Orr, avaient été convoqués à Madras – à plus de six cent cinquante kilomètres de leur régiment d'Hyderabad – et pourquoi il était essentiel que personne à Hyderabad n'apprît la véritable raison de ce voyage. Clive avait besoin de connaître la

vérité sur James Achilles Kirkpatrick, Lord Resident de la Compagnie anglaise des Indes orientales à la cour d'Hyderabad. Depuis deux ans circulaient des rumeurs que les deux précédentes enquêtes – plus routinières, et donc moins fouillées – n'avaient pas réussi à étouffer.

Même si elles avaient fait hausser le sourcil à Calcutta, certaines de ces anecdotes étaient relativement anodines. On disait de Kirkpatrick qu'il ne s'habillait plus à l'anglaise que lors des manifestations officielles, et recevait désormais chez lui dans ce qu'un visiteur étonné décrivait comme «un habit musulman des plus raffinés». Un autre visiteur notait qu'il s'était teint les mains au henné à la manière d'un prince moghol et arborait «des moustaches taillées à l'indienne [...] encore que pour l'essentiel, il ressemblât toujours à un Anglais²».

Ces excentricités n'avaient en soi rien de bien inquiétant. Les Britanniques en Inde – surtout ceux résidant loin des plus grandes villes comme Calcutta, Madras ou Bombay – s'étaient de longue date adaptés aux mœurs et traditions vestimentaires des Moghols, et bien que le phénomène fût relativement passé de mode, il n'était pas de nature à entraver une carrière à lui seul, encore moins à provoquer l'ouverture d'une enquête sérieuse. D'autres accusations, beaucoup plus graves, avaient cependant été portées contre Kirkpatrick.

Tout d'abord, on savait de source sûre qu'il avait, pour reprendre les termes employés par Clive, «noué des relations avec une femme» appartenant à une grande famille princière d'Hyderabad. La jeune personne en question, jamais nommée dans le rapport d'enquête officiel, était présentée comme n'ayant pas plus de quatorze ans à l'époque des faits. En outre, c'était une Sayyide, une descendante du Prophète, qui vivait, en tant que telle, recluse dans un harem comme toutes les femmes

de cette dynastie. Les Sayyids, surtout en Inde, défendaient jalousement la pureté de leur race et la chasteté de leurs femmes. Non seulement ils pratiquaient l'endogamie – autrement dit, ils se mariaient entre eux –, mais beaucoup de jeunes filles sayyides refusaient même de fréquenter des femmes enceintes venues de l'extérieur, de peur que l'enfant à naître soit de sexe masculin et risque d'entacher leur pureté³. Malgré ces puissants tabous et les précautions prises par ses proches, l'intéressée avait réussi à concevoir un enfant de Kirkpatrick qu'elle venait, disait-on, de mettre au monde.

Les gazettes à scandale d'Hyderabad s'empressèrent d'accuser Kirkpatrick d'avoir violé la jeune femme – qui n'était autre que Khair un-Nissa – et tué son oncle qui tentait de s'interposer. Tout le monde semblait s'accorder sur le caractère aussi malveillant qu'inexact de ces accusations, mais malheureusement pour la Compagnie anglaise des Indes orientales, la nouvelle de la grossesse avait filtré à l'extérieur et causait une vive émotion à Hyderabad. Pis, on rapportait que le grand-père de la jeune femme s'était « publiquement déchaîné contre l'affront ainsi fait à l'honneur de sa famille, et avait déclaré son intention de se rendre aussitôt à la Mecca Masjid (principale mosquée de la ville⁴) ». Là, il aurait promis de soulever tous les musulmans du Deccan contre les Britanniques, ce qui risquait de mettre en péril l'emprise de ces derniers sur l'Inde du Sud et sur les terres intérieures à une période critique où l'on redoutait que les armées napoléoniennes, toujours déployées en Égypte, ne préparent une attaque de grande envergure contre les possessions britanniques dans la péninsule.

Enfin, détail particulièrement choquant pour les autorités du Bengale, le bruit courait que Kirkpatrick aurait épousé la jeune femme, embrassant du même coup l'is-

lam et devenant un chiite pratiquant. Ces rumeurs sur une éventuelle conversion de Kirkpatrick, ajoutées à son goût affiché pour les traditions en vigueur dans la ville de son épouse, avaient conduit certains de ses collègues à se demander si on pouvait toujours compter sur sa loyauté politique. Plus d'un an auparavant, le jeune colonel Arthur Wellesley, futur duc de Wellington, avait exprimé exactement les mêmes craintes dans une lettre à son frère aîné Richard, gouverneur général des Indes. En tant que commandant militaire de l'État voisin de Mysore, le colonel Wellesley disposait de rapports fiables selon lesquels Kirkpatrick paraissait désormais « sous l'influence » du souverain d'Hyderabad au point qu'on pouvait « s'attendre à ce qu'il se soucie davantage des intérêts du nizam que de ceux de son propre gouvernement » – en d'autres termes, on soupçonnait Kirkpatrick d'avoir « changé de camp », d'être devenu en quelque sorte un agent double⁵.

Comment répondre à de telles allégations ? Cette question torturait depuis un certain temps l'esprit du gouverneur général, Lord Wellesley. Plusieurs facteurs venaient compliquer la situation. Tout d'abord, malgré les rumeurs qui circulaient à son sujet, Kirkpatrick s'était brillamment illustré au service de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Sans la moindre effusion de sang, il avait réussi à chasser de l'Inde du Sud les dernières forces françaises représentant une menace réelle, et signé un important traité avec le nizam d'Hyderabad. Pour la première fois, le vaste royaume du nizam s'était allié avec les Britanniques, modifiant en leur faveur le fragile équilibre du pouvoir en Inde. Quelques mois auparavant, en remerciement de ses efforts, Wellesley avait même recommandé Kirkpatrick à Londres pour un titre de baronnet.

Ce n'était pas la seule complication. William, le frère aîné de Kirkpatrick, comptait parmi les plus proches

conseillers du gouverneur général de Calcutta, qui le considérait comme l'un des principaux artisans de sa politique. Si Wellesley était déterminé à découvrir la vérité sur le benjamin des Kirkpatrick, il espérait autant que possible arriver à ses fins sans s'aliéner les sympathies de l'aîné. Enfin, il savait combien il serait difficile d'enquêter ouvertement sur ces rumeurs gênantes sans provoquer un véritable scandale et nuire aux intérêts britanniques, non seulement à Hyderabad, mais dans l'Inde tout entière. Et pourtant les rumeurs en question avaient pris trop d'ampleur pour qu'on les ignorât plus longtemps.

D'où la stratégie finalement retenue par Wellesley : mener une enquête secrète depuis Madras, et solliciter dans cette ville le témoignage sous serment des deux officiers britanniques les plus gradés d'Hyderabad, le lieutenant-colonel Bowser et le major Orr, qui l'un comme l'autre connaissaient bien Kirkpatrick sans être assez intimes avec lui pour que l'on pût mettre en doute la véracité de leurs propos.

Ce n'était pas la solution idéale, d'autant que Wellesley tenait en piètre estime le nouveau gouverneur de Madras, Lord Edward Clive – fils du célèbre Robert Clive dont la victoire à Plassey quarante-quatre ans plus tôt avait permis la transformation stupéfiante de la Compagnie anglaise des Indes orientales, simple société commerciale plus ou moins solvable, en puissance impériale disposant d'une armée permanente et de possessions territoriales largement supérieures à celles du pays qui l'avait vu naître. Après leur première rencontre, Wellesley nota à propos de Lord Clive :

Un homme méritant, zélé, obéissant, courtois et d'une excellente moralité ; mais ne possédant ni les compé-

tences, ni l'autorité, ni le sens commercial requis par sa fonction présente. Comment diable est-il arrivé là⁶ ?

Wellesley comprit cependant qu'il lui serait impossible de mener son enquête à l'insu du frère de Kirkpatrick, et qu'il se voyait contraint de confier cette mission à Clive.

En outre, puisque l'avenir des relations entre la Grande-Bretagne et le plus vaste État musulman de l'Inde reposait désormais en partie sur la nature exacte des rapports de Kirkpatrick avec cette fameuse jeune femme, il faudrait à l'évidence poser au cours de l'enquête un certain nombre de questions aussi personnelles qu'impudiques.

Toute cette affaire se révélerait sans nul doute terriblement gênante pour les personnes concernées, et Wellesley conclut qu'il valait mieux laisser Clive s'en charger. Aussi pria-t-il celui-ci par courrier, le 30 septembre 1801, d'ouvrir une enquête secrète sur la conduite de Kirkpatrick, tout en donnant dans le même temps ordre à Hyderabad d'envoyer rapidement et avec discrétion Bowser et Orr sur la côte.

Durant les jours suivants, les deux hommes répondirent sous serment à une série de questions si crues et intimes que le compte rendu final est sans doute l'un des documents officiels les plus sexuellement explicites qui nous restent de la Compagnie anglaise des Indes orientales : à sa lecture, on éprouve la même sensation de malaise qu'en entrebâillant une fenêtre pour espionner Kirkpatrick dans sa chambre à coucher.

Les deux témoins, dont le visage rouge de confusion apparaît en filigrane entre les lignes de l'écriture appliquée du capitaine Mark Wilks, s'entendirent demander comment Kirkpatrick avait pu avoir une liaison avec une jeune aristocrate musulmane recluse dans un harem, et déjà fiancée de surcroît. Qui avait pris l'initiative : Kirkpatrick ou la

jeune fille ? Qui avait séduit l'autre ? Quand ? Combien de fois avaient-ils dormi ensemble ? Quand la nouvelle était-elle devenue publique ? Quelles avaient été les réactions à Hyderabad ? Le style dans lequel est rédigé le document – qui rappelle de manière troublante les minutes d'un procès ou un rapport d'enquête parlementaire de notre époque – nous le rend encore plus proche et familier :

Question : À votre connaissance, cette jeune femme a-t-elle été séduite par le Lord Resident, ou bien celui-ci aurait-il été victime d'une machination de la part d'autres femmes de la famille ?

Réponse : Je ne puis affirmer laquelle de ces suppositions a la faveur de l'opinion publique. On dit que la jeune femme serait tombée amoureuse du Lord Resident, mais que la liberté d'accès, très inhabituelle dans la religion mahométane, accordée à celui-ci par les femmes de la famille accrédirait plutôt la thèse d'une machination.

Question : À quelle date la première relation sexuelle entre le Lord Resident et cette jeune personne est-elle censée avoir eu lieu ?

Réponse : Des bruits ont commencé à courir au début de l'année. Puis la rumeur s'est précisée de jour en jour, s'amplifiant de plus en plus jusqu'à ce que la famille s'en émeuve.

L'histoire qui se dessine au fil des pages se révèle parfois d'une modernité si étonnante qu'on a du mal à croire qu'elle fut écrite voilà deux siècles. La gêne causée par cette grossesse imprévue est largement évoquée, ainsi que

les efforts désespérés de la famille pour obtenir un avortement, l'intervention *in extremis* de Kirkpatrick pour sauver l'enfant à naître, et enfin le cri du cœur de la mère de la jeune femme : si toute l'affaire n'avait pas été empoisonnée par le sectarisme religieux, cet homme aurait pu épouser sa fille « aussi facilement que du temps où le monde ignorait encore les distinctions introduites par Musa (Moïse), Isa (Jésus) et Mahomet ». Il est aussi question de la déclaration ouvertement romantique de Kirkpatrick (rapportée par Bowser) selon laquelle « peu importait le résultat final de toutes ces enquêtes, jamais il n'abandonnerait la jeune femme ni sa progéniture ». On en oublie l'éloignement dans le temps : ces situations nous sont immédiatement reconnaissables et familières.

À d'autres moments cette sensation de familiarité se dissipe, nous transportant dans l'univers quasi mythique de Shéhérazade et des *Mille et Une Nuits* : conversations secrètes derrière les paravents en bambou d'un harem, parties de chasse où on lâche des guépards sur des gazelles en train de paître, espions prenant des palanquins en filature à travers les souks, menace proférée par le grand-père de la jeune femme « de se faire fakir », de choisir l'ascétisme et l'errance comme unique recours pour sauver l'honneur de la famille.

Surtout, on se trouve confronté au portrait inattendu d'un très haut fonctionnaire britannique qui passait, en particulier auprès de sa belle-famille d'Hyderabad, pour un musulman pratiquant, s'habillait à l'indienne dans la vie de tous les jours et possédait, avant même sa liaison, son propre harem derrière sa résidence, auquel ne manquaient, selon la tradition moghole, ni les servantes, ni les *aseels* (nourrices), ni les sages-femmes, ni les eunuques. Un univers dont on n'aurait jamais imaginé qu'il ait pu être aussi intimement lié à l'Inde des Britanniques. Il est sûrement

inconnu de tous ceux qui ne retiennent de l'Anglais en Inde que la caricature complaisamment véhiculée par les films et téléfilms grand public : l'impérialisme victorien y est en général incarné par un officier borné à moustache brillantinée, raide comme la justice sous son casque colonial, dînant en tenue de soirée malgré la chaleur et regardant de haut les peuples et la civilisation de la péninsule.

Or, plus on consulte les archives, plus on est à la fois surpris et séduit par la manière dont nombre d'Européens réagissaient à la réalité indienne de l'époque, changeant de civilisation et embrassant l'Inde des derniers Moghols dans toute sa diversité.

Derrière l'histoire officielle de la conquête et de la domination du sous-continent par les Européens, de l'importation de leur mode de vie au cœur même de l'Asie, s'en cache une autre, bien plus fascinante, et qui pour l'essentiel reste à écrire : celle de la colonisation de l'imagination européenne par l'Inde. Jusqu'au XIX^e siècle, mais surtout entre 1770 et 1830, les couples mixtes se multiplièrent, les phénomènes d'assimilation et d'hybridation culturelles prirent une ampleur inattendue – ce que Salman Rushdie, parlant du multiculturalisme actuel, appelle « chutnification ». Presque tous les Anglais vivant en Inde à cette période s'« indianisaient » à des degrés divers. Certes, ceux qui allaient jusqu'à se convertir à l'islam, ou à l'hindouisme, ou à changer radicalement de culture, restaient minoritaires, mais cette minorité était sans doute plus importante qu'on veut bien le croire.

On a le sentiment que tous ces individus se trouvaient confrontés à des problèmes d'un genre nouveau alors que deux civilisations très différentes se télescopaient pour la première fois. Il n'existe aucun précédent, aucun manuscrit : la lecture des lettres, journaux intimes et mémoires de cette période donne l'impression que les intéressés en

sont réduits à improviser pour faire face à des difficultés, des préjugés, des tensions et des émotions auxquels personne avant eux n'avait encore été exposé de cette façon.



L'Inde a toujours exercé un étrange pouvoir sur ses conquérants. Même dans la défaite, elle les attire, puis, lentement, les séduit, les assimile et les transforme.

Au fil des siècles, de nombreuses puissances ont vaincu les armées indiennes, mais toutes ont également subi la capacité du sous-continent à inverser le courant de la colonisation et à influencer ceux qui tentent de l'assujettir. L'Inde est si vaste, elle a des institutions sociales et religieuses si vivaces, aux racines si profondément enchevêtrées, que tous les envahisseurs étrangers sont tôt ou tard repoussés ou absorbés. Les Grands Moghols arrivèrent d'Asie centrale au ^{xvi}^e siècle avec l'apparence de «sauvages bottés à la peau tannée», note un historien dans un ouvrage mémorable ; lorsqu'ils repartirent quatre siècles plus tard, c'étaient «des individus enjuponnés au teint clair⁷». Jusqu'en 1830, tout portait à croire que l'Inde transformerait de manière aussi radicale les Européens qui succédèrent aux Moghols. Comme nombre d'étrangers avant eux, ils semblaient devoir être absorbés sans effort.

Ce métissage datait des débuts de la présence européenne en Inde. Les Portugais furent les premiers à s'engager dans ce processus. Après la conquête de Goa en 1510 – environ seize ans avant l'arrivée des Moghols dans le nord de l'Inde –, le commandant Alfonso de Albuquerque

ordonna à ses hommes d'épouser les veuves des musulmans qu'ils avaient massacrés en prenant la ville. Il les maria en personne à « ces beautés maures si agréables à l'œil⁸ » et leur fournit une dot. Baptisées de force, les beautés en question se virent ensuite inculquer des rudiments d'instruction chrétienne. Mais cette volonté d'implanter brutalement la civilisation portugaise en Inde ne fut pas davantage couronnée de succès que ne l'avaient été au cours des siècles précédents les tentatives pour imposer les civilisations turque, persane ou grecque.

Durant les cinq décennies suivantes, sous l'effet conjugué des femmes, de l'environnement et de la distance séparant Goa de l'Europe, les conquistadors abandonnèrent au fil des générations les coutumes portugaises pour adopter celles de l'Inde ; en 1560, les aristocrates portugais de Goa arboraient des vêtements de soie, se protégeaient du soleil avec des ombrelles, ne quittaient pas leur maison sans une cohorte d'esclaves et de domestiques. Les voyageurs racontent qu'à Goa les nobles entretenaient des harems, que même les femmes de religion chrétienne s'habillaient à l'indienne chez elles et vivaient recluses, « se montrant rarement au-dehors⁹ ». Si elles devaient sortir, elles le faisaient voilées ou derrière les rideaux d'un palanquin.

Leurs époux mâchaient du bétel, mangeaient du riz (mais seulement de la main droite), s'enivraient au vin de palme et s'enduisaient le corps « de cendres douces¹⁰ ». Dans les hôpitaux, les médecins prescrivaient la panacée locale : de l'urine de vache trois fois par jour « pour reprendre des couleurs, à raison d'un verre matin, midi et soir¹¹ ». Dans la tradition indienne, les hommes buvaient directement au pichet :

Ils n'y posaient point les lèvres, laissant l'eau s'écouler dans leur gosier sans en perdre une seule goutte

[...] et lorsqu'un nouveau venu s'avisait de boire de cette manière, si, par manque d'habitude, il renversait le breuvage sur lui, cela divertissait fort l'assistance qui se moquait du malheureux, l'appelant « Reynol », surnom réservé aux nouveaux arrivants du Portugal¹².

En 1642, Anthony Van Diemen, gouverneur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, notait déjà :

La plupart des Portugais en Inde considèrent cette région du monde comme leur patrie et ne songent plus au Portugal. Ils ne font pratiquement plus de commerce avec leur terre natale, seulement avec les ports voisins comme s'ils étaient natifs de l'Inde et n'avaient d'autre pays¹³.

Son compatriote Van Linschoten tira la même conclusion :

Les descendants des Portugais, hommes et femmes, ressemblent assurément aux Indiens de souche, par la couleur de la peau et le vêtement¹⁴.

Ces premières évocations de la civilisation indo-portugaise illustrent une évolution qui devait se confirmer durant les trois siècles suivants, au fil des contacts entre les peuples de l'Inde et leurs différents colonisateurs. D'emblée, on assista moins à la substitution pure et simple d'une culture à une autre qu'à un processus complexe de fusion. La société indo-portugaise n'était ni portugaise ni indienne, mais un mélange hybride des deux : un modèle européen adapté au climat et aux mœurs de l'Inde ou, à l'inverse, un environnement indien transformé par les institutions européennes, l'architecture portugaise et un amalgame d'importations culturelles de plus en plus

indianisées. Plutôt que d'abandonner une civilisation pour une autre, les Portugais installés en Inde et leurs descendants vivaient à cheval sur les deux, conciliant au quotidien des traditions et des visions du monde rivales.

Les hommes qui changeaient ainsi d'allégeance venaient souvent des marges de la société portugaise, attirés non seulement par l'extraordinaire liberté religieuse régnant en Inde, mais aussi par la perspective d'un salaire confortable et régulier. Plutôt que de servir le Portugal, d'autres préféraient les charmes d'une civilisation pratiquant sans restriction l'esclavage, le concubinage et la polygamie, et au sein de laquelle ils pourraient imiter cet étrange individu rencontré par des marins britanniques au xvii^e siècle dans l'archipel des Moluques où il prenait du bon temps « avec autant de femmes qu'il lui plaisait [...], chantait et dansait quasi nu du matin au soir [...] parfois sans dessoûler durant deux jours d'affilée¹⁵ ». Par contraste, les conditions de service dans l'armée portugaise à Goa semblaient fort ingrates, surtout pendant la mousson où les soldats désœuvrés, souvent sans toit ni solde, en étaient réduits à « demander l'aumône » le long des routes en latérite de Goa¹⁶.

Quelle qu'en fût la raison exacte, des milliers d'Européens – et pas seulement des Portugais – s'engagèrent à la cour des souverains de tout le sous-continent indien. Ils étaient si nombreux dans les armées de l'Empire moghol à son apogée qu'une ville entière fut construite pour eux à la périphérie de Delhi, et baptisée Firingi Pura (« la cité des étrangers »). Sa population se composait de mercenaires portugais, anglais et français dont la plupart s'étaient convertis à l'islam et formaient le régiment « Firingi », commandé par un Français se faisant appeler Farrashish Khan¹⁷.

Les Moghols n'étaient pas seuls à employer des renégats : leurs rivaux, les quatre principaux sultans musulmans

du Deccan qui contrôlaient l'essentiel de l'Inde centrale et méridionale, avaient également recours à leurs services. À la cour d'Adil Shah de Bijapur vivait par exemple Gonçalo Vaz Coutinho, ancien propriétaire terrien de Goa emprisonné pour meurtre avant de s'enfuir à Bijapur, et de s'y convertir à l'islam. Là, il reçut « des terres lui procurant d'abondants revenus, où il vécut en parfait Maure avec sa femme et ses enfants¹⁸ ».

Lorsque les mercenaires anglais affluèrent un siècle plus tard, ils se tournèrent souvent vers ces sultanats du Deccan. On doit à Nicholas Withington, pionnier du commerce entre l'Inde et l'Angleterre, le récit d'une des premières désertions. Il nous donne une idée précise du nombre d'Européens expatriés en Inde au début du xvii^e siècle, tous déterminés à faire fortune et à changer, plusieurs fois au besoin, de tenue vestimentaire, d'allégeance politique et de religion. Il souligne également les dangers de la circoncision – principal obstacle à surmonter pour beaucoup de candidats potentiels à une conversion à l'islam.

Ainsi vîmes-nous arriver le cadavre d'un des nôtres, qui s'était enfui de nos bateaux pour passer chez les Portugais avant de revenir parmi nous, écrit Withington. Alors qu'il traversait la région du Deccan, il se laissa convaincre par un autre Anglais (qui vivait là après s'être fait Maure) de se convertir lui aussi ; ce faisant il fut circoncis, tandis que le roi lui offrait sept shillings six pence par jour et le conviait à sa table, mais huit jours après sa circoncision, il était mort. Pareillement le trompette de notre régiment, un dénommé Robert Trullye, [...] se rendit dans le Deccan chez le même roi, avec pour interprète un Germain qui connaissait la langue ; à leur arrivée, tous deux proposèrent de se faire Maures, ce que le

roi accepta volontiers. Ainsi Trullye fut-il circoncis, et il reçut un nouveau nom, plus une solde généreuse de la part du roi auprès de qui il resta. Mais alors qu'on allait circoncire le Germain, on découvrit qu'il l'était déjà (ayant séjourné en Perse) et on l'accusa d'avoir trompé le souverain du Deccan, lequel, apprenant qu'il était déjà Maure, refusa de lui accorder ses faveurs; il retourna sur-le-champ à Agra, entra au service d'un Français et redevint chrétien, accompagnant son maître à la messe [...]. Il y a donc auprès du roi du Deccan moins d'Anglais devenus Maures, et il en va de même des Portugais¹⁹.

Issus des marges de leur société d'origine, les premiers mercenaires européens devinrent d'importants médiateurs entre l'Europe et l'Inde. Ils démontrèrent en outre l'extraordinaire porosité de la frontière entre ces deux mondes. Dès le milieu du xvi^e siècle, avec les désertions massives au sein du comptoir portugais de Goa, suivies cent ans plus tard d'une nouvelle vague de défections à Surat, tête de pont de la Compagnie anglaise des Indes orientales dans le Gujarat, les territoires frontaliers de l'Inde coloniale commencèrent à jouer le rôle qui serait le leur durant trois siècles : celui d'espaces où les notions d'identité nationale et de patriotisme se révélaient souvent aussi fluctuantes que les rapports de force, où les occasions de changer d'existence semblaient, en théorie du moins, sans limites.



Contrairement au mythe entretenu par les Victoriens, les Britanniques n'étaient pas plus imperméables, à l'origine, que d'autres nations aux influences qui transformèrent les Portugais de Goa. Les premiers groupes hétéroclites d'Anglais à se risquer dans l'Empire moghol au XVII^e siècle se distinguaient surtout par leur capacité d'adaptation à une société qui avait d'abord dû leur apparaître comme profondément étrangère.

À la différence des Portugais qui venaient à Goa pour s'y fixer, beaucoup d'Anglais préféraient rentrer chez eux une fois leur mandat terminé, ce qui affectait considérablement leur vision du pays où ils vivaient*. Il n'empêche que durant ses premières années d'existence, la Compagnie des Indes orientales dut son essor autant à des échanges ignorant les barrières de la race et de la religion qu'à un quelconque flair commercial : les marchands, les militaires, les diplomates et même les pasteurs qui s'aventuraient en Orient n'avaient d'autre choix que de s'adapter à l'Inde des Moghols. Rien de surprenant à cela : avec le recul, on se demande plutôt comment les Britanniques du XIX^e siècle ont pu parcourir un quart du globe et y asseoir leur domination en ignorant délibérément presque toutes les civilisations qu'ils ont côtoyées.

Ce croisement des cultures n'était cependant pas un phénomène nouveau. Depuis des siècles, des marchands anglais faisant du commerce au Moyen-Orient fréquentaient les musulmans et se convertissaient à l'islam**. La

* Cela ne s'applique sans doute pas aux soldats les plus pauvres, qui avaient rarement le désir (et les moyens) de rentrer au pays.

** Il existe par ailleurs à la même période beaucoup d'exemples de métissage culturel en dehors du monde musulman : Sir William Johnson, le « baronnet Mohawk » aux deux épouses iroquoises, dans l'État

plupart des premiers échanges entre la Grande-Bretagne et le monde islamique eurent lieu au xvii^e siècle, sur fond de batailles navales où l'avance technologique des musulmans causa la prise d'un grand nombre de vaisseaux britanniques qui furent ensuite coulés. Entre 1609 et 1616, quatre cent soixante-six navires anglais auraient été attaqués par des galères ottomanes ou barbares, et leurs équipages emmenés les fers aux pieds. En mai 1626, on comptait plus de cinq mille prisonniers britanniques dans la ville d'Alger, mille cinq cents autres dans celle de Salé, et Londres déploya une intense activité diplomatique pour les libérer « de peur qu'ils suivent l'exemple de leurs prédécesseurs et se fassent Turcs ».

Des rapports révélant que nombre de captifs britanniques se convertissaient à l'islam firent grand bruit à la cour des Stuart. Pis encore, si certaines conversions avaient lieu sous la contrainte, beaucoup d'autres étaient à l'évidence librement consenties : les voyageurs britanniques de l'époque évoquaient souvent ceux de leurs compatriotes qui « portaient à présent le turban » et prospéraient dans le monde musulman. Hasan Aga, l'un des eunuques ottomans les plus influents de la fin du xvi^e siècle, s'appelait en réalité Samson Rowlie et venait de Great Yarmouth²⁰, tandis qu'en Algérie « le Bourreau des rois maures » était un ancien boucher d'Exeter désormais connu sous le nom d'Absalom²¹ (Abd-es-Salaam). De même, un drogman* rencontré par des voyageurs anglais à Constantinople, puis

de New York ; quelques Écossais atypiques installés comme chefs de clan au Honduras ; l'expérience du « Samourai William Adams » au service du shogun dans le Japon du xvii^e siècle, et celle du « Rajah Blanc » James Brook au Sarawak.

* Guide et interprète en terre ottomane.

à Aden, est décrit par eux comme « un Turc natif de Cornouailles²² ». Sans oublier ce général ottoman surnommé « Ingliz Mustapha », qui n'était autre qu'un Écossais du clan Campbell ayant rejoint les janissaires après sa conversion à l'islam²³★.

Comme le souligne Sir Thomas Shirley, l'ambassadeur anglais auprès de la cour ottomane, dans une dépêche, plus les Anglais passaient de temps en Orient, plus ils risquaient d'adopter les usages des musulmans :

La conversation avec les infidèles corrompt profondément l'esprit. Quantité de jeunes gens inconscients, venus d'Angleterre aussi bien que d'autres nations [...], perdent chaque année de leur séjour en Turquie un peu plus de leur foi²⁴.

L'islam conquiert les Anglais davantage par sa sophistication et son pouvoir de séduction que par l'épée : même le consul britannique en Égypte, Benjamin Bishop, se convertit en 1606, et son nom disparut du jour au lendemain des rapports officiels²⁵★★.

*Lorsque Charles II envoya un certain capitaine Hamilton libérer un groupe de prisonniers enrôlés de force sur la côte de Barbarie, sa mission se solda par un échec : les intéressés refusèrent de le suivre. Tous s'étaient convertis à l'islam, étaient montés en grade et « profitaient de la prospérité des Turcs », bénéficiant d'un train de vie auquel ils n'auraient jamais pu prétendre chez eux, dans une société qu'ils trouvaient tout aussi raffinée que la leur et bien plus tolérante. Dépité, le capitaine Hamilton rentra les mains vides : « Ils cèdent à la tentation de renoncer à leur Dieu pour l'amour des femmes turques, lesquelles, concédait-il, sont généralement d'une grande beauté. » Nabil Matar, *Islam in Britain 1583-1685* (Cambridge, 1998), p. 37.

★★Tout cela était fort mal perçu en Grande-Bretagne où le personnage du « renégat » devint un classique du répertoire théâtral. Les plaisanteries sur la circoncision, sur les hommes qui se convertissaient à

Ce fut donc sans illusions, certain qu'un grand nombre de marchands anglais seraient tentés de changer de religion et de culture, et de désertir la Compagnie des Indes orientales pour prendre du service chez les souverains indiens, que Sir Thomas Roe, ambassadeur du roi Jacques I^{er}, rédigea le premier traité conclu entre les Britanniques et l'Empire moghol. Conscient du danger que représentaient ces défections pour la Compagnie, il stipula dans l'article VIII du traité que « tous les fugitifs anglais devr[ai]ent être reconduits à leur factorerie^{*} ». Le prince moghol Khurram – le futur Shah Jahan – exprima son désaccord, mais Roe tint bon, persuadé par sa connaissance du Moyen-Orient ottoman de l'importance cruciale d'une telle mesure. Finalement, « cette clause capitale fut concédée devant l'insistance de l'ambassadeur », peut-on lire dans le compte rendu envoyé à Londres²⁶.



l'islam en rêvant de harem et se retrouvaient eunuques, représentaient en quelque sorte l'équivalent jacobéen des « blagues de belle-mère » ; voir Daniel J. Vitkus (éd.), *Three Turk Plays from Early Modern England* (New York, 2000). Les autorités ecclésiastiques se trouvèrent elles aussi face à un problème quand un grand nombre d'apostats rentrèrent au pays, certains souhaitant réintégrer l'Église, d'autres préférant conserver leur nouvelle foi. En 1637, cette question fit l'objet d'un débat houleux au Parlement lors de la lecture par l'archevêque Laud d'un document intitulé *Pénitence et réconciliation pour un apostat de la religion chrétienne devenu turc* ; voir Nabil Matar, *Islam in Britain 1583-1685, op. cit.*, p. 69.

*À l'époque, les Anglais appelaient « factoreries » leurs établissements commerciaux, même si rien ou presque n'y était fabriqué.

Le grand port moghol de Surat, sur la côte du Gujarat, fut le premier point de rencontre entre les peuples de l'Empire moghol et les négociants de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Ces « facteurs », comme ils s'appelaient entre eux, y habitaient un édifice tenant à la fois d'un collège d'Oxford ou Cambridge et d'un caravansérail moghol. La journée commençait par des prières ; elle se terminait par un repas en présence du directeur local de la Compagnie, et de l'aumônier chargé de surveiller la conduite des « facteurs » et leur fréquentation de la chapelle pour prévenir tout manquement à la foi chrétienne. Paradoxalement, cette scène digne d'un collège anglais se déroulait à l'intérieur d'une « construction mauresque » où, après le dîner, les convives pouvaient se détendre dans un hammam²⁷. Privés de produits européens, ces derniers s'adaptèrent très vite aux conditions d'existence locales, et certains articles aussi typiquement indiens qu'« une boîte à bétel, deux *pikdans* [ou crachoirs], et un flacon d'eau de rose » firent bientôt leur apparition dans les inventaires des établissements de la Compagnie²⁸.

Dans une lettre datant de 1630, le directeur William Methwold laisse échapper que ses employés ne recouraient pratiquement plus aux médicaments occidentaux expédiés à Surat par la Compagnie, préférant suivre les conseils des médecins moghols.

L'efficacité de nos remèdes ne doit pas être mise en doute, écrit Methwold, mais comme ils viennent de loin, qu'ils sont déjà anciens et appliqués par des mains inexpérimentées, sans tenir compte de la température du corps ni de l'influence du climat, il leur arrive d'avoir des effets décevants ou contraires.

Puis il ajoute, concession supplémentaire :

Pour notre part, nous pensons que s'agissant de domaines peu sensibles, il est plus sûr qu'un Anglais s'indianise, car s'il se conforme raisonnablement aux habitudes alimentaires du pays, la médecine locale sera pour lui le meilleur des remèdes en cas de maladie²⁹.

Seule la présence de voyageurs moins avarés de précisions permet de rehausser par quelques détails concrets les considérations purement commerciales contenues dans cette correspondance officielle au style appliqué. John Albert de Mandelslo, ambassadeur du duc de Holstein, visita la factorerie de la Compagnie à l'époque où son directeur Methwold envoyait ses remarques médicales à Londres. Son récit nous révèle que les négociants avaient beau décrire leur établissement comme un modèle de discipline et de piété, sorte d'avant-poste de Trinity College sur la côte du Gujarat, ils menaient une existence bien plus agitée qu'on ne voulait l'admettre à Londres. S'ils obéissaient à la règle du célibat – durant ces premières années, on ne mentionne qu'un seul mariage entre un employé de la Compagnie et une jeune Indienne, événement qui fit scandale* –, cela ne les empêchait pas de se vêtir comme les autochtones, ni d'avoir droit à des

*La première référence à une idylle entre un Anglais et une jeune Indienne apparaît dans une lettre du 20 février 1626 : « John Leachland fréquentant en secret depuis plusieurs années une jeune femme de ce pays, dont il refusait de se séparer, se posa la question de son renvoi de la Compagnie ; mais comme cela n'aurait servi qu'à hâter son mariage, et à le couper de sa patrie et de ses amis, on renonça à cette mesure extrême, dans l'espoir qu'il s'amenderait avec le temps, "étant par ailleurs un homme raisonnable, compétent, et sans le moindre contentieux avec l'Honorable Compagnie

sérénades nocturnes données par un groupe de danseuses et de courtisanes mogholes. Au nord de Surat, des Britanniques avaient loué le « pavillon » jouxtant une tombe dans un jardin, en d'autres termes, pour citer Mandelslo, « le mausolée d'une personnalité du pays ». Un soir, pendant le séjour de Mandelslo, les « facteurs » s'y rendirent. Après avoir fait « deux ou trois fois le tour du jardin », ils y organisèrent « les plus grandes réjouissances imaginables », vraisemblablement à l'insu de leur aumônier.

Et pour que la fête soit complète selon les critères du pays, ils envoyèrent chercher quelques courtisanes impatientes de voir mes vêtements, que je portais toujours à la mode allemande alors que les Anglais et les Néerlandais installés aux Indes suivent d'ordinaire celle de la population locale ; elles m'auraient obligé à me dévêtir, mais devant mon manque d'empressement, et ma réticence à accepter l'offre qu'elles faisaient de se dénuder elles-mêmes, puis de se livrer à toutes les faveurs que je pouvais attendre de personnes de leur sexe et de leur profession, elles parurent fort troublées et s'en furent³⁰.

Plus les négociants de la Compagnie s'éloignaient de Surat où étaient basés les Anglais, plus ils adoptaient les coutumes indiennes. À la fin du xvii^e siècle, Job Charnock, le fondateur de Calcutta, portait le *lungi* (pagne bengali), et il épousa une jeune hindoue qu'il aurait sauvée du bûcher funéraire de son premier époux. L'histoire est relatée dans l'un des premiers guides de voyage sur l'Inde, le *New Account of the East Indies* d'Alexander Hamilton.

des Indes". » William Foster (dir.), *The English Factories in India 1618-1669*, vol. III, p. 119.

Mr Charnock ayant la charge de choisir le territoire de la colonie, qu'elle occupe encore aujourd'hui, il exerçait un pouvoir plus absolu que celui d'un rajah [...]. La contrée alentour étant envahie par le paganisme, là aussi on pratiquait le rite de brûler l'épouse avec son mari décédé. Un jour, Mr Charnock alla avec son escorte ordinaire de soldats voir une jeune veuve subir cette catastrophe tragique, mais il fut si impressionné par sa beauté qu'il envoya ses gardes l'arracher de force à ses bourreaux, et la conduisit à son domicile. Ils y vécurent heureux des années durant et eurent plusieurs enfants. Elle mourut après qu'il se fut établi à Calcutta, mais au lieu de se convertir au christianisme, c'est elle qui en avait fait un païen prosélyte, dont l'ultime réflexe de chrétien fut de donner à son épouse une sépulture décente; aussi fit-il ériger à sa mémoire un mausolée où, de son vivant, il célébra chaque anniversaire de sa mort en sacrifiant un coq sur sa tombe, à la manière païenne³¹.

C'est toutefois dans la capitale moghole d'Agra que les représentants de la Compagnie furent le plus profondément séduits, à la fois par la puissance et la prospérité de l'Empire moghol, et par la sophistication d'une civilisation à son apogée. Comme l'écrit l'un d'eux :

Ici, au cœur de la ville, nous observons les coutumes locales pour ce qui est de la nourriture, de la boisson et du costume [...], assis la plupart du temps à même le sol, selon la mode du pays, pour manger ou converser. Les pièces sont en général recouvertes de tapis, et de grands coussins ronds auxquels on s'adosse³².

William Hawkins, l'un des tout premiers émissaires anglais, accepta même une épouse offerte par l'empereur, et « adopta dans sa demeure les usages des Maures, ou Mahométans, aussi bien pour la nourriture et la boisson qu'en d'autres domaines, semblant prendre ombrage que tout le monde n'en fit pas autant [...]. Il était fort zélé dans ses nouvelles résolutions, et dans sa religion aussi³³ ».

Il ne fallut pas longtemps pour qu'un de ces négociants se convertisse officiellement. Le 5 avril 1649, Francis Breton, le plus haut responsable de la Compagnie anglaise des Indes orientales en Asie, écrit aux directeurs du siège londonien. Il apportait de mauvaises nouvelles :

Plût au Ciel que notre plume puisse rester muette, écrit-il, mais à notre grand regret elle doit vous conter une bien triste histoire, laquelle concerne non seulement la perte d'un homme, mais le déshonneur jeté dans la ville d'Agra sur notre nation, et (ce qui est cent fois pis) sur notre religion chrétienne, par le reniement honteux de Joshua Blackwell, l'un de vos serviteurs.

Breton continue :

[Un dimanche après les prières, Blackwell s'était] discrètement rendu chez le gouverneur de la ville qui, prévenu de sa visite, l'attendait en compagnie du *qazi* [doyen des magistrats et des avocats] et d'autres notables, devant lesquels notre homme abjura effrontément et définitivement sa foi chrétienne, se déclara maure, fut aussitôt circoncis et donc irrémédiablement perdu.

Âgé de vingt-trois ans seulement, Blackwell était le fils de « l'épicier du roi » au palais de St. James. Parti de chez lui à dix-sept ans, il avait très vite été envoyé à la cour

des Moghols pour représenter les intérêts de la Compagnie anglaise des Indes orientales. C'était un poste important en plein âge d'or de la civilisation moghole, alors que l'empereur Shah Jahan régnait depuis Agra sur la quasi-totalité de l'Inde, l'ensemble du Pakistan et une grande partie de l'Afghanistan; l'imposant dôme blanc du Taj Mahal s'élevait déjà au-dessus de la rivière Yamuna, face à la berge où vivait la modeste communauté anglaise. Ambitieux, Blackwell savait que la fortune de l'empereur moghol dépassait de loin celle de n'importe quel monarque européen; en outre, du seul fait de sa taille, de sa sophistication et de sa beauté, la capitale moghole avait de quoi ébranler la foi de Blackwell en la supériorité de la civilisation chrétienne. De son propre aveu, la douleur de la circoncision était un faible prix à payer pour accéder à une telle source d'opulence³⁴. Les lettres adressées à Blackwell par ses collègues ne laissent aucun doute sur ses motivations, c'est-à-dire, pour l'essentiel: «de vains espoirs de gratifications matérielles» et «les suggestions trompeuses du Diable» lui faisant miroiter un enrichissement rapide³⁵. De l'avis des autres négociants, ce fut par ambition, et non par conviction religieuse, que Blackwell décida de se convertir.

Il fut bientôt imité par de nombreux renégats britanniques dont la plupart allèrent offrir leurs services dans les sultanats du Deccan. En 1654, vingt-trois employés de la Compagnie désertèrent Surat d'un bloc. D'autres suivirent, après s'être illustrés dans la ville à la manière des groupes de hooligans anglais d'aujourd'hui en déplacement à l'étranger:

Leur fréquentation des prostituées, leur ivrognerie et autres débordements, [...] leurs irruptions dans les bordels et les bars à arak ont dressé les habitants contre notre seul nom, écrit un William Methwold

désabusé. Rien de surprenant à ce que dans les rues les Britanniques se soient fait traiter de « ban-chude » et de « betty-chude* », injures que la politesse [...] interdit de traduire ici³⁶.

Comme pour les Portugais avant eux, l'empressement de tant de Britanniques à entrer au service des Moghols s'expliquait en partie par le sort affligeant réservé aux hommes de troupe et aux marins, dont la plupart n'étaient de toute façon pas venus en Inde de leur propre initiative. La correspondance du conseil de Madras regorge de plaintes contre l'envoi en Inde par la Compagnie d'hommes recrutés dans les bas-fonds de la société anglaise. On lit dans l'une de ces lettres :

Il n'est pas rare qu'ils sortent de la prison de Newgate, comme plusieurs d'entre eux nous l'ont confessé ; ceux-là sont néanmoins assez faciles à mettre au pas. Mais récemment nous en avons reçu certains qui venaient tout droit de l'asile³⁷.

Issus des couches les plus marginales de la société britannique, de tels individus n'avaient aucune raison d'éprouver une loyauté particulière envers une compagnie appartenant à de riches marchands londoniens, et les

* Respectivement « fils de pute » et « frère de pute ». Yule mentionne d'ailleurs les deux termes dans le *Hobson-Johnson : A Glossary of Colloquial Anglo-Indian Words and Phrases* (Londres, 1903). Il évite toutefois de donner une traduction littérale de ces deux gracieusetés hindoustanies, se bornant à préciser que « *Banchoot* et *Betteechoot* [sont] des injures que nous hésiterions à reproduire si leur signification odieuse n'était obscure "pour le plus grand nombre". Si les Anglais qui les emploient parfois en connaissaient le sens, nous pensons qu'ils seraient nombreux à reculer devant leur brutalité ».

perspectives qui s'offraient à eux au service des Moghols exerçaient un attrait souvent irrésistible. Vers 1670, les Britanniques eurent la désagréable surprise de découvrir à Bombay un réseau d'agents recruteurs discrètement mis en place par les Moghols, et dont le succès obligea en 1680 le roi Charles II à rappeler au pays « tous les Anglais entrés au service des indigènes³⁸ ». Rares furent ceux qui s'exécutèrent. À la fin du siècle, les désertions atteignirent un seuil critique pour la Compagnie : un nombre croissant de Britanniques passait au service des Indiens, parfois à la cour des Moghols, mais de plus en plus souvent – comme le trompette Robert Trullye – à celle des puissants et fortunés sultans de Bijapur ou de Golconde qui contrôlaient encore la majeure partie de l'Inde du centre et du sud.

Cette région du Deccan mérite qu'on s'y arrête, car comme celles de l'Italie de la Renaissance à la même époque, ses principales cités semblaient encore plus cosmopolites et ouvertes aux étrangers que la cour de l'Empire moghol à Agra. Les rapports entre hindous et musulmans avaient toujours été plus faciles dans le Deccan que dans le nord de l'Inde aux clivages religieux plus marqués, et une très ancienne tradition locale voulait même que les rois hindous de Vijayanagar fissent le geste d'apparaître en public dans un costume d'apparat islamique³⁹, tandis que de leur côté les sultans musulmans mettaient un point d'honneur à prendre un Premier ministre hindou*.

* Certains sultans adoptaient même les coutumes hindoues : au début de son règne, Ibrahim Adil Shah II de Bijapur portait le rosaire en roudraksha des prêtres sadhus et s'était attribué le titre de *Jagat Guru* ou « Précepteur du monde ». Il rédigeait ses écrits dans une langue très influencée par le sanscrit, faisant l'éloge de la déesse Sarasvati autant que du prophète Mahomet et allant même jusqu'à se décrire comme un dieu hindou : « Vêtu d'une robe couleur safran [...], Ibrahim, qui a pour père le dieu Ganesh et pour mère Sarasvati, se déplace à dos d'éléphant. »

À ce brassage ethnique et religieux s'ajoutait non seulement un formidable afflux de mercenaires venus du Portugal et d'autres nations européennes, mais aussi les galères remplies d'immigrants du Moyen-Orient qui arrivaient directement de Perse, du Yémen et d'Égypte dans les ports du Deccan. Ces immigrants firent de la région le plus grand centre d'étude et de création littéraire en langue arabe hors du Levant, et ils apportèrent avec eux le goût des Ottomans pour l'art de la mosaïque ainsi que les innovations architecturales de la Perse et de la Transoxiane.

Cette hybridation saute aux yeux dans les tableaux des écoles du Deccan, et en particulier dans une miniature peinte par Rahim Deccani vers 1670⁴⁰. On y voit d'un côté un prince assis de profil en habit de cour, et de l'autre deux courtisanes, la première jouant de la *vina* sous l'œil de la seconde au ventre nu, la pointe brune de ses seins bien visible à travers la soie diaphane de son *choli* (son corsage). Rien de surprenant jusque-là : il s'agit d'une scène de jardin typique de l'Inde du XVII^e siècle, une sorte d'Arcadie sensuelle et raffinée. Mais au centre du tableau figure une troisième courtisane arborant le pantalon de soie court, le chapeau à large bord orné d'une plume et la chevelure bouclée des dandys jacobéens ; le chien représenté à ses pieds est un king-charles. Elle sert du vin à son prince dans un verre, à la manière européenne.

Cette miniature où se chevauchent le monde des harems de Shah Jahan et la mode vestimentaire en vigueur à la cour d'Angleterre témoigne de l'éclectisme stupéfiant qui régnait dans les sultanats du Deccan, et contribue à expliquer pourquoi les Européens s'intégraient si facilement aux élites cosmopolites de la région. D'anciens artilleurs portugais côtoyaient des poètes et calligraphes persans, des seigneurs de guerre afghans enturbannés, des marins

du golfe Persique, d'ex-chameliers combattants de l'Hadramout et des joailliers français convertis à l'islam, sans oublier une poignée de trompettes anglais récemment anoblis.

Les sultanats du Deccan exercèrent longtemps ce pouvoir de séduction et d'assimilation. Cent cinquante ans après la circoncision de Robert Trullye à Golconde, James Achilles Kirkpatrick subit la même intervention à la cour de la dynastie qui avait succédé aux Qutb Shahi : celle des Asaf Jahi, nizams d'Hyderabad.



Ce fut la longue campagne de conquête des sultanats du Deccan, entamée en 1636 par Shah Jahan et achevée par Aurangzeb en 1687, qui épuisa définitivement les ressources de l'Empire moghol, amorçant une période de déclin qui devait durer un siècle et demi. D'où une vacance du pouvoir au cœur de l'Inde, un vide que les Britanniques étaient bien décidés à combler.

Au XVIII^e siècle, alors que ces derniers accroissaient régulièrement leur influence au détriment de celle des Moghols, changer de civilisation devint de moins en moins rentable ; les conversions officielles à l'islam se firent donc plus rares. Sur place, pourtant, tandis que la Compagnie anglaise des Indes orientales passait lentement du statut d'organisation marchande à celui de gouvernement colonial, certains continuèrent à se convertir discrètement, mais pour des motifs différents : à la fin du XVIII^e siècle, une conversion était généralement la condition préalable

à un mariage avec une femme bien née de religion musulmane⁴¹.

Il y eut aussi un nombre significatif de conversions forcées. Entre 1780 et 1784, après la déroute des Britanniques face à Tipu Sultan de Mysore lors de la bataille de Pollilur, sept mille soldats anglais ainsi qu'un nombre inconnu de femmes furent retenus captifs par le sultan dans sa forteresse sophistiquée de Srirangapatnam sur la rivière Kaveri*. Plus de trois cents hommes furent circoncis, rebaptisés et contraints de se vêtir comme des musulmans⁴². Humiliation supplémentaire, plusieurs jeunes tambours britanniques durent enfiler le *choli* des courtisanes indiennes et divertir la cour par leurs danses⁴³. Au terme de dix ans de captivité, James Scurry, l'un de ces prisonniers, découvrit qu'il ne savait plus s'asseoir sur une chaise ni utiliser un couteau et une fourchette; son anglais était « hésitant et approximatif, dépourvu de tournures familières », son teint avait foncé, « devenant aussi basané que celui des Nègres⁴⁴ », et il ne supportait plus de s'habiller à l'européenne. C'était le pire cauchemar des colons, et sous sa forme la plus sournoise, où le captif

* Tipu Sultan, souverain de Mysore (1753-1799), fut le plus formidable ennemi des Britanniques en Inde à la fin du XVIII^e siècle. Il était le fils de Hyder Ali, ancien cavalier des armées du nizam d'Hyderabad, qui avait détrôné les *wadiyars* (souverains hindous) de Mysore. Tipu passait pour un chef énergique et un génie militaire, même si les Britanniques le présentaient souvent comme un « tyran infâme », un « usurpateur » et « le plus parfait despote que le monde ait connu ». Monté sur le trône à la mort de son père en 1782, Tipu vainquit par deux fois les Britanniques et s'empara de Coorg, de Canara, de Malabar et d'une grande partie des territoires du nizam avant d'être peu à peu dépossédé de ses conquêtes par ces mêmes Britanniques sous le commandement de Cornwallis. Il fut tué en 1799, après le siège de Srirangapatnam.

en vient à préférer le mode de vie de ses géôliers, où le colonisateur est lui-même colonisé.

Il n'empêche qu'à la fin du XVIII^e siècle, époque de l'arrivée en Inde de James Kirkpatrick, les Britanniques continuaient d'étendre leur domination, et leur attitude envers la civilisation indienne se mit à changer elle aussi. Désormais sûres de leur puissance, les cités britanniques de la côte perdaient de plus en plus leur indianité : chaque année on construisait de nouveaux théâtres et bibliothèques près d'églises rappelant celle de St. Martin in the Fields. Des journaux en langue anglaise firent leur apparition, on jouait au whist et on donnait des bals costumés comme en Angleterre. Les francs-maçons ouvrirent une loge, les anciens d'Eton organisèrent un match de cricket annuel, et en 1774 Calcutta avait même son club de chasse⁴⁵. Ces changements ne se firent pas du jour au lendemain : les phénomènes d'hybridation culturelle se poursuivirent durant tout le XVIII^e siècle. Le costume indien traditionnel, par exemple, restait toujours aussi populaire en privé et en public – à titre de tenue « de détente », comme on disait alors. Jusqu'en 1770, il arriva même à certains membres du conseil de Calcutta de le porter lors des réunions officielles ; il était en outre beaucoup mieux adapté au climat local*.

* Au XVIII^e siècle, on croisait toujours à Madras de jeunes négociants désœuvrés qui se promenaient à midi « en caleçon de soie, longue tunique traditionnelle et babouches », allant aussi bien à l'église qu'aux cérémonies locales en « tenue de Maure », tandis qu'en 1788 Eliza Davison constatait encore un engouement croissant pour le port du turban chez les femmes, notant que « les chapeaux, coiffes, etc., etc., étaient désormais abandonnés au profit du couvre-chef asiatique, plus pratique ». Voir Amin Jaffer, *Furniture from British India and Ceylon* (Londres, 2001), p. 40.

La facilité avec laquelle tant d'employés de la Compagnie anglaise des Indes orientales adoptaient encore certaines coutumes indiennes s'explique en partie par leur jeunesse quand ils arrivaient sur place : les statuts de la Compagnie interdisant de s'enrôler après seize ans, à trente ans un cadre avait bien souvent passé la moitié de sa vie en Inde. Comme l'a écrit avec réprobation le missionnaire britannique Claudius Buchanan, exprimant les craintes de plusieurs générations d'ecclésiastiques et de fonctionnaires en Grande-Bretagne :

Que pouvait-on attendre d'un empire immense et lointain, partout administré par des hommes enrôlés au sortir de l'enfance, avant d'avoir acquis le bagage intellectuel, moral et religieux de tout jeune Anglais digne de ce nom, et lâchés dès leur arrivée dans une société indigène en proie à la licence, puis éduqués au contact de superstitions contradictoires⁴⁶ ?

Malgré tout, un fossé se creusait peu à peu entre les Britanniques habitant les villes côtières et ceux vivant – jusqu'à s'y intégrer plus ou moins – dans l'Inde authentiquement indienne qui s'étendait derrière les murs des ports coloniaux. Le degré d'exposition d'un individu à ce monde si différent, totalement étranger au départ, dépendait de son lieu d'affectation, de même que sa réaction aux influences locales était fonction de ses goûts et de sa personnalité.

Une fois encore, les transformations les plus profondes eurent lieu chez les Britanniques coupés de la société européenne, notamment les responsables de la Compagnie anglaise des Indes orientales affectés à la cour des sultanats et des principautés les plus éloignés. James Kirkpatrick avait pour collègue Sir David Ochterlony, Lord Resident

de Delhi, natif de Boston et ami de longue date de son frère aîné William. Ochterlony avait l'habitude de franchir la ligne de faille entre deux civilisations. Son père, un Écossais originaire des Highlands, s'était installé au Massachusetts. Au début de la Révolution américaine, toute la famille se réfugia au Canada, puis à Londres où David s'engagea dans l'armée de la Compagnie en 1777. Une fois établi en Inde, il jura de n'en plus partir et ne revit jamais le Nouveau Monde.

Dans la capitale indienne, Ochterlony aimait à se faire appeler Nasir ud-Daula (titre moghol signifiant « Défenseur de l'État ») et à mener l'existence d'un aristocrate local : chaque soir ses treize épouses paradaient autour de Delhi derrière leur mari, chacune à dos d'éléphant⁴⁷. Avec son goût pour le houka, les danseuses de *nautch* et l'habit indien, Ochterlony stupéfia l'évêque Reginald Heber, primat anglican de Calcutta, en le recevant assis sur un divan, vêtu du « *choga* et du *pagri* », tandis que ses domestiques l'éventaient à l'aide de *punkhas* en plumes de paon. À droite de la tente d'Ochterlony se trouvait celle, en soie rouge, du harem où dormaient ses épouses, et à gauche le campement de ses filles, « lui aussi entièrement tendu de soie rouge, pour les protéger des regards du profane ».

Le cortège officiel d'Ochterlony, que l'évêque put suivre plus tard en pays rajput, était tout aussi remarquable :

Il y avait un nombre considérable de chevaux, d'éléphants, de palanquins et de voitures couvertes [pour les femmes du harem], de longues colonnes de cipayes, plus une cinquantaine de mercenaires à pied ou à cheval, armés de lances et de fusils à mèche de toutes les formes possibles ; la caravane de chameaux [et d'éléphants] n'en finissait pas [...], [on aurait cru] un prince oriental en déplacement.

Sir David lui-même voyageait dans une voiture tirée par quatre chevaux. C'est un vieillard de haute taille au physique avenant, mais il disparaissait tellement sous les châles, les pelisses et la toque en fourrure des Moghols qu'on ne voyait de lui que son visage [...]. Il n'est pas retourné dans sa patrie depuis cinquante-quatre ans ; il n'y a gardé ni amis ni relations, et se conforme depuis des années aux habitudes et rituels orientaux. Puisqu'il ne semble pas envisager de se retirer en Grande-Bretagne, quoi d'étonnant à ce qu'il s'accroche au seul pays du monde où il se sent chez lui⁴⁸ ?

Quant aux mercenaires européens qui se battaient pour les souverains locaux, ils étaient aussi bien intégrés qu'Ochterlony à leur environnement indien. Deux Irlandais arrivés en Inde au milieu du xviii^e siècle comme simples marins, et qui désertèrent l'un après l'autre pour partir former des cipayes à travers tout le sous-continent, montrent jusqu'où pouvait aller cette intégration.

Thomas Legge, originaire de Donaghadee en Ulster, se prit de passion pour l'alchimie et l'art indien de la divination au point de terminer ses jours comme fakir, nu dans un tombeau vide en plein désert du Rajasthan, près de Jaipur. Il avait traversé le centre de l'Inde et l'Hindoustan jusqu'à Sind, se faisant à l'occasion engager comme officier de cavalerie ou fabricant de canons, avant de remonter à nouveau l'Indus jusqu'aux montagnes du Pamir pour explorer Kaboul et le Badakhshan. De retour en Inde, il avait épousé la petite-fille de Favier de Silva, célèbre astrologue portugais envoyé par le roi du Portugal pour conseiller le maharadjah Jai Singh de Jaipur – à qui l'on doit la construction du Jantar Mantar, le célèbre observatoire de Delhi.

Legge rencontra James Todd, auteur des *Annals and Antiquities of Rajasthan*, dont la fascination presque absolue pour la culture locale avait conduit Ochterlony, pourtant fervent indophile, à se plaindre que Todd était « trop rajput lui-même pour traiter avec les Rajputs ». Todd, qui se sentait de réelles affinités avec Legge, fut fasciné par ce visionnaire en haillons apparu dans son campement, et les deux hommes parlèrent jusque tard dans la nuit, l'Irlandais évoquant sa connaissance de l'alchimie et de la divination indiennes, et révélant qu'il pensait avoir découvert, au hasard de ses voyages, le jardin d'Éden au fin fond de l'Hindu Kush. Ainsi donna-t-il à Todd la version irlandaise d'une des plus anciennes légendes d'Asie centrale :

Dissimulé au cœur de la montagne, dit-il, se trouvait un jardin magnifique, plein de fruits délicieux, délimité par des briques d'or à une extrémité, et d'argent à l'autre.

Todd finit par reconduire Legge à son tombeau désert où il reprit son existence de fakir. Il mourut peu après, en 1808, et fut enterré dans le caveau où il avait vécu⁴⁹.

George Thomas, autre contemporain de Legge, avait ses racines au sud de l'Irlande, mais comme Legge il s'engagea au service des rajahs du nord de l'Inde. À la fin du XVIII^e siècle, il réussit à créer son propre État dans les terres arides du Mewatti à l'ouest de Delhi, et inspira sans doute à Kipling le personnage de Peachey Carnehan dans *L'homme qui voulait être roi*. « Le rajah de Tipperary », comme on l'appelait en Irlande, était connu en Inde sous le nom de « Jehaz Sahib » – peut-être une déformation indienne de « George », ou une référence à son passé de marin, *jehaz* signifiant « bateau » en langue ourdoue.

Une fois à la tête de son royaume de l'Haryana, Jehaz Sahib se fit construire un palais, frappa sa propre monnaie et se constitua un harem, mais ce faisant il cessa de parler anglais ; lorsqu'on lui demanda à la fin de son règne de dicter son autobiographie, il accepta volontiers, à condition de pouvoir s'acquitter de cette tâche en persan, « devenu plus familier, par un usage constant, que sa langue maternelle⁵⁰ ». William Francklin, qui rédigea finalement les mémoires de Thomas sous sa dictée, déclara que malgré son manque d'instruction, celui-ci « parlait, écrivait et lisait l'hindoustani et le persan avec une assurance et une finesse peu communes » ; son fils anglo-indien, Jan Thomas, devint d'ailleurs un poète ourdou vénéré dans les *mohallas* du vieux Delhi, et les miniatures de l'époque le représentent avec la tenue extravagante et la coiffure hirsute d'un *banka*, ou libertin de la fin de l'ère moghole⁵¹.



Ce genre de transformation restait peut-être monnaie courante à l'intérieur du pays, mais à partir de 1780, si un fonctionnaire de la Compagnie anglaise des Indes orientales s'installait à Calcutta, Madras ou Bombay, ou dans n'importe quel grand cantonnement du Bengale, ses contacts avec les coutumes indiennes risquaient d'être fort limités. Calcutta au XVIII^e siècle, en particulier, faisait au visiteur l'effet d'une enclave européenne, comme si on avait transporté le Bath de la Régence sur les rives du golfe du Bengale.

Calcutta, écrit Robert Clive, est l'un des pires lieux de perdition de l'univers [...], la rapacité et la luxure y dépassent l'entendement⁵².

Si dans cette ville on pouvait faire fortune en quelques mois, on pouvait aussi tout perdre en quelques minutes après un pari, ou à une table de whist. La mort, causée par la maladie ou les excès, était un lieu commun, et son omniprésence endurcissait le cœur des hommes : ils pleuraient brièvement l'ami décédé, avant de s'enivrer et de faire monter les enchères pour acquérir ses voitures et leur attelage.

Au centre de Calcutta se dressait le Writers' Building, qui hébergeait les jeunes clercs de la Compagnie le temps que durait leur formation. Son architecture différait peu de celle des écoles privées britanniques d'où sortaient la plupart de ses occupants, et ceux-ci se comportaient comme si l'édifice s'élevait sur un méandre de la Tamise plutôt qu'au bord de la rivière Hooghly. À la fin d'un dîner, au lieu de porter les toasts habituels, ils préféraient boire « aux filles et aux roupies », ces deux mots résumant les motivations qui avaient conduit la majorité d'entre eux à s'embarquer pour l'Inde.

Avec le temps, presque tous ces clercs basés à Calcutta finiraient par acquérir un vernis superficiel d'indianité, comme le fait de se déplacer en palanquin, d'assister à des spectacles de *nautch* (danse de cour indienne) ou de fumer le houka – la grande mode vers 1780, même pour les rares femmes britanniques résidant à Calcutta*. Dans

* Le diariste William Hickey rapporte qu'à son arrivée on lui tint le propos suivant : « Ici, tout le monde fume le houka, et il est impossible de s'en passer. » Il ajoute : « J'ai souvent entendu des hommes déclarer qu'ils préféraient de loin être privés de leur dîner que de leur houka. »

ce monde insulaire, un Anglais de Calcutta n'avait cependant d'autre moyen de nouer des liens plus étroits, voire plus intimes avec la société locale que de prendre une *bibi*, ou compagne indienne. Durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, cela semblait toujours vrai pour la majeure partie des employés de la Compagnie : un tiers des testaments rédigés au Bengale entre 1780 et 1785 – et désormais conservés à l'India Office Library – mentionnent les épouses ou concubines indiennes et leurs enfants naturels parmi les héritiers⁵³. On peut donc supposer qu'un nombre encore plus important de ces employés avait une maîtresse indienne, sans souhaiter pour autant laisser une trace légale de son existence.

Cette pratique se généralisa tellement que les poètes ourdous de Lucknow abandonnèrent le thème traditionnel de la poésie romantique hindoustanie – celui de la rencontre, aux conséquences funestes, entre un jeune musulman et une jeune hindoue – pour composer des *masnavis* où ces mêmes jeunes hindoues s'éprenaient d'Anglais, avec toutefois le même dénouement tragique. Dans *The Story of Wonders* de Rajab Ali Beg Suroor, l'Anglais en question (« un séduisant jeune homme de la haute aristocratie ; dans sa tête l'ardeur de l'amour ; dans son cœur le feu de la passion ») tombe follement amoureux de la ravissante fille d'un commerçant hindou, au point de mourir de chagrin quand les parents de la jeune femme mettent leur veto à cette idylle (« il se laissa tomber à

William Hickey, *The Memoirs of William Hickey* (Londres, éd. A. Spencer, 1925), vol. II, p. 136. La popularité des houkas était telle qu'un emplacement leur était réservé dans les loges du théâtre de Calcutta. La fabrication de petits tapis où on les posait était même considérée comme un passe-temps acceptable pour les épouses britanniques désœuvrées.

terre en pleurant de douleur»). L'histoire se referme sur une scène digne d'un film de Bollywood, où la bien-aimée se jette par une fenêtre du second étage sur le cercueil au passage du cortège funèbre. La chute sera mortelle et Suroor conclut :

La force irrésistible de la passion a réuni les amants séparés. Tous les témoins de la scène frémirent d'effroi, les plus compatissants d'entre eux s'évanouirent. Des rumeurs sur les causes du drame se répandirent à travers la ville. Les parents de la jeune femme moururent à leur tour de chagrin. Voilà ce qu'a fait l'amour, ce grand fauteur de troubles : à cause de lui gisent côte à côte les victimes de la séparation et ceux qui en portent la responsabilité. Les gens vinrent par milliers se recueillir sur la tombe⁵⁴.

De nombreux testaments de l'époque confirment de manière assez touchante ce que suggère le *masnavi* de Suroor : qu'une affection et une loyauté réelles unissaient souvent les deux partenaires. Toujours est-il que les auteurs de ces documents y ajoutaient fréquemment des codicilles demandant à leurs proches et à leur famille de s'occuper de leur compagne indienne, désignée comme leur « bien-aimée », leur « précieuse amie », « cette dame si aimable et distinguée ». Les mêmes testaments prouvent aussi dans bien des cas l'étonnante emprise des *bibis*. Certains font référence à des contrats – proches des arrangements pré-nuptiaux du XVIII^e siècle – par lesquels ces femmes héritaient à la mort de leur compagnon anglais d'importantes sommes d'argent et de maisons remplies d'esclaves. Lorsque le major Thomas Naylor décéda en 1782, il légua par exemple à sa maîtresse Muckmul

Patna quarante mille roupies*, une demeure avec jardin à Berhampur, des écuries, un troupeau de bœufs, des bijoux et des toilettes, ainsi que tous les esclaves de la maisonnée, hommes et femmes⁵⁵. Matthew Leslie, un autre négociant de la Compagnie anglaise des Indes orientales, laissa à chacune de ses quatre épouses une maison et vingt mille roupies**, ce qui représentait un héritage considérable⁵⁶.

Bien sûr, prendre une concubine indienne ne rendait pas automatiquement l'Inde et sa civilisation sympathiques aux employés de la Compagnie, loin s'en faut. Mais, en pratique, cette cohabitation entraînait souvent une certaine acculturation, même dans l'atmosphère anglicisée de Calcutta. Thomas Williamson, entre autres, mesurait parfaitement l'influence des *bibis* sur les Anglais arrivés de fraîche date :

Au début de leur carrière, écrit-il, nos jeunes gens s'attachent aux femmes de ce pays ; ils en viennent à goûter leur compagnie et leurs manières, qui éclipsent bientôt tous les autres plaisirs⁵⁷.

Alors qu'en Grande-Bretagne on ne manifestait pas un enthousiasme excessif pour l'hygiène, les Indiennes initièrent leurs compagnons britanniques aux bienfaits d'un bain quotidien. Le fait que «shampooing» vienne d'un mot hindi signifiant «massage» et que son apparition dans la langue anglaise date de cette période le prouve : pour un Britannique du XVIII^e siècle, se laver la tête avec autre chose que du savon était une idée neuve⁵⁸. Ceux qui, de retour au pays, gardaient l'habitude de prendre des bains

* Soit au moins 350 000 euros.

** 183 000 euros.

et de se faire des shampoings subissaient les moqueries de leurs compatriotes moins soucieux de propreté ; selon un cliché de l'époque, les Britanniques revenaient du Bengale « efféminés⁵⁹ ». On savait qu'à Calcutta certains s'étaient fait circoncire pour répondre aux exigences de leurs épouses ou compagnes en matière d'hygiène – et sans doute aussi de religion⁶⁰.

Tous les testaments de l'époque n'offrent pas une vision aussi idyllique de ces couples mixtes, et les *bibis* y sont souvent traitées avec une effrayante désinvolture : lors de la rédaction du sien à Chittagong en 1782, Alexander Crawford donne à ses exécuteurs testamentaires une avalanche de détails sur la façon de s'occuper de ses chiens et de ses chevaux. Après avoir consacré plusieurs pages à ces derniers, il ajoute, presque à titre d'arrière-pensée :

Quant à ma compagne, je désire lui léguer deux mille roupies* pour l'éducation de mes enfants, à condition qu'elle les place sous votre responsabilité sans la moindre discussion.

Contrairement aux animaux, la compagne en question n'est jamais nommée, aucun terme affectueux ne lui est adressé⁶¹. À en juger par leurs testaments, beaucoup de Britanniques avaient une conception assez personnelle de la monogamie, passant plus ou moins rapidement d'une partenaire à l'autre, tandis que certains d'entre eux entretenaient deux *bibis* à la fois. D'autres possédaient d'importants harems, même selon les critères indiens de l'époque. On en trouve un exemple chez Thomas Williamson, dont l'*East India Vade Mecum* représentait pour tout jeune fonctionnaire de la Compagnie anglaise des Indes orientales

* Environ 18 300 euros.

arrivant à Calcutta l'équivalent des guides Lonely Planet pour le routard d'aujourd'hui. Williamson évoque le cas d'un négociant qui n'avait pas moins de seize concubines. Interrogé sur ce qu'il faisait de toutes ces femmes, il marmonna en guise de réponse :

Oh, je me contente de leur donner un peu de riz et de les laisser vaquer à leurs occupations⁶².

Le couple formé par William Hickey et Jemdaneé, sa *bibi* bengalie, est emblématique de la relation qu'un *nabob** anglais de Calcutta pouvait établir avec une Indienne. Ils eurent d'abord de simples rapports de concubinage. Hickey ne se cache pas d'avoir hérité de Jemdaneé après le départ d'un voisin pour l'Angleterre :

J'avais souvent admiré cette ravissante Hindoustanie qui venait parfois chez moi avec Carter, note-t-il dans ses mémoires. [Elle] était d'une grande vivacité d'esprit. Lorsque Carter quitta le Bengale, je lui offris de devenir mon amie, ce à quoi elle consentit⁶³.

Cette amitié fit très vite place à un sentiment plus profond :

Dès lors, et jusqu'à sa mort, Jemdaneé vécut avec moi, respectée et admirée par tous mes amis pour son intelligence et son humour extraordinaires. À la

* Surnom donné aux Anglais âgés qui rentraient au pays ayant fait fortune en Inde, surtout après 1779, année où la pièce de Samuel Foote intitulée *The Nabob* rendit ce terme familier. Il s'agit d'une déformation de *nawab*, mot hindoustani signifiant « député gouverneur », et titre donné par les empereurs moghols à leurs gouverneurs régionaux et à leurs vice-rois.

différence de la plupart des femmes en Asie, elle ne fuyait jamais le regard des étrangers ; au contraire, elle se mêlait avec joie à mes invités lors de nos soirées, riant de bon cœur avec tous sans jamais toucher la moindre goutte de vin ou d'alcool.

Jemdaneé avait aussi fait la conquête de Ben Mee, l'un des proches amis de Hickey :

Mon affection et mes vœux de bonheur à la douce et en tout point aimable Jemdaneé, assure-t-il dans une lettre. Si seulement elle était là avec son sourire avenant et son humeur égale, [...] [nous partagerions] quelques currys bien épicés⁶⁴.

Les mémoires de Hickey sont entrecoupés d'autres missives de Mee, qui ne tarde pas à regagner l'Europe pour échapper à ses créanciers. Il envoie des cadeaux à Jemdaneé, et depuis Paris il écrit :

Je suis tombé il y a peu sur quelques bijoux fabriqués ici, et que de ce fait elle admirera sûrement en s'écriant : « *Wah! Wah!* » [Hourrah! Hourrah!]; il s'agit de bracelets, d'un collier et de boucles d'oreilles. Je lui adresse toute mon affection, et la supplie de porter cette parure par amitié pour moi⁶⁵.

Hickey, malade, rapporte :

Ma si gentille et intéressante compagne [...] est restée assise à mon chevet, à suivre les changements d'expression de mon visage selon que les atroces souffrances dont j'étais la proie augmentaient ou diminuaient⁶⁶.

Dès qu'il va mieux, ils achètent une « grande résidence spacieuse à Garden Reach, à trois lieues environ de Calcutta, magnifiquement située à quelques mètres de la rivière, [leur] offrant l'avantage de pouvoir voyager sur l'eau aussi bien que par la route ». Hickey y prend quatre appartements :

Pour mon propre usage, afin que Jemdane et ses suivantes aient suffisamment d'intimité [...]. Jemdane appréciait tant cette nouvelle demeure qu'elle n'avait d'autre souhait que d'y vivre en permanence. Elle envoya donc chercher son mobilier et s'installa dans les pièces du haut⁶⁷.

Quelque temps après, enceinte, Jemdane « s'arrondissait régulièrement [...], exprimant le vif désir de mettre au monde “un petit William” ».

Elle resta en bonne santé et d'excellente humeur jusqu'au 4 août où, après avoir plaisanté et bavardé avec elle à la fin de mon petit déjeuner, je partis au tribunal pour une affaire d'une importance capitale. Je n'étais pas arrivé depuis plus d'une heure que plusieurs de mes domestiques accoururent, affolés, pour me prévenir que la *bibi* de Monsieur se mourait. Retournant chez moi sur-le-champ, je trouvai ma pauvre compagne sans connaissance, les mâchoires crispées au point qu'aucune force ne pouvait les desserrer. Elle venait d'accoucher d'un bébé superbe d'une blondeur remarquable.

Hickey découvrit que Jemdane avait cédé à la panique quand, « après une heure d'agonie », elle avait donné

naissance à un enfant pour s'entendre dire par la sage-femme bengalie – le Dr Hare, médecin européen de Hickey, étant appelé ailleurs – qu'elle devait rester couchée car elle allait avoir des jumeaux et qu'«un autre bébé s'annonçait. La malheureuse en fut si terrifiée que, poussant un cri strident, elle fut aussitôt prise de violentes convulsions»...

Le Dr Hare arriva cinq minutes après moi, et parut fort surpris et alarmé de l'état dans lequel il la trouva, dont il ne pouvait expliquer la cause. Grâce à l'administration de puissants remèdes, en une demi-heure elle revint à elle et, visiblement soucieuse de me prodiguer encouragements et réconfort, affirma qu'elle se sentait très bien. Le Dr Hare m'assura lui aussi que la crise était passée, le danger écarté, et que tout irait pour le mieux. Ainsi rassuré, je repartis au tribunal, d'où je fus une nouvelle fois appelé en catastrophe au chevet de ma compagne mourante, qui avait été subitement victime d'une nouvelle crise dont elle ne se remettait pas, et qui la laissa dans un état d'apoplexie avancé jusqu'à neuf heures du soir où, sans un bruit, elle rendit son dernier soupir.

Anéanti par le chagrin, Hickey conclut :

Voilà comment je perdis la jeune femme la plus douce et la plus attachante dont la providence ait jamais fait don à un homme⁶⁸.

Il dut attendre plusieurs mois avant d'être suffisamment rétabli pour reprendre son travail dans les tribunaux de Calcutta.



L'hindouisme et la civilisation hindoue en général se révélèrent moins accessibles que l'islam pour les Britanniques, en partie car beaucoup d'hindous assimilèrent ces derniers à des intouchables et refusaient de manger en leur compagnie, réduisant d'autant les occasions d'échanges conviviaux. Cela ne rebuta pas les plus fervents admirateurs de l'hindouisme, qui supplanta l'islam comme objet d'étude chez les premiers colons britanniques installés à Calcutta.

En mars 1775, Nathaniel Brassey Halhed, un négociant de la Compagnie anglaise des Indes orientales âgé de vingt-trois ans, publia sa traduction de *A Code of Gentoo Laws*⁶⁹. Cette révélation de « la sagesse des hindous » reçut un accueil enthousiaste en Grande-Bretagne.

Edmund Burke lut le livre de Halhed et, selon Charles James Fox, parla dès lors « de la piété des hindous avec admiration, de leur sainte religion et de leurs rites sacrés avec un respect confinant à la dévotion » ; au Parlement, Burke déclara :

Partout où s'est établie la religion hindoue, la civilisation locale est devenue florissante⁷⁰.

En cette fin du siècle des Lumières, la méfiance devant l'intolérance bornée de la religion chrétienne, alliée à l'intérêt croissant pour les civilisations non européennes, créait un climat particulièrement réceptif aux idées qui, selon Halhed, étaient au cœur de l'hindouisme.

Le 15 janvier 1784, le pays au centre de toute cette agitation intellectuelle vit arriver un certain Sir William Jones, juge de la nouvelle Cour suprême de Calcutta. Moins de six semaines plus tard Jones avait réuni un groupe d'une trentaine d'âmes sœurs, et fondait une société pour l'étude de l'histoire civile et naturelle de l'Asie, de ses antiquités, arts, sciences et littératures. Warren Hastings, son protecteur et le plus cultivé de tous les gouverneurs généraux britanniques, partageait ce nouvel engouement pour l'hindouisme, affirmant même :

En vérité, j'aime un peu plus l'Inde que mon propre pays⁷¹.

Sous la direction de Jones et de Hastings, la Société asiatique du Bengale devint rapidement le catalyseur d'un regain d'enthousiasme pour l'hindouisme, nouant des relations suivies avec l'intelligentsia bengalie et contribuant à exhumer les plus lointaines racines de l'histoire et de la culture indiennes. Elle espérait ainsi faire connaître en Europe cette civilisation relativement ignorée. Comme disait Hastings :

Ce type de recherches, indépendamment de leur utilité, diffusera une grande générosité de sentiment [...]; [après tout, les fondements de la société indienne] survivront longtemps après que la tutelle britannique sur l'Inde aura cessé d'exister, alors que la richesse et le pouvoir dont elle fut la source auront sombré dans l'oubli⁷².

Peu après, Jones partit pour Krishnagar, à une centaine de kilomètres en amont de Calcutta sur le Gange, où il adopta l'ample tunique locale en lin blanc et loua un

pavillon « entièrement construit en matériaux végétaux ». Là, il s'entoura de brahmanes qui l'aidèrent à apprendre le sanscrit, bientôt considéré par lui comme « plus parfait que le grec, plus riche que le latin, et d'un raffinement plus exquis que n'importe laquelle de ces deux langues ». Quant à la littérature sanscrite, elle l'éblouissait par les merveilles qu'elle lui révélait chaque jour :

Je suis amoureux des *gopis*, sous le charme de Krishna, et un fervent admirateur de Rama, note-t-il peu après son arrivée. Arjuna, Bishma et les guerriers du *Mahabharata*, me paraissent plus magnifiques qu'Ajax ou Achille à ma première lecture de l'*Illiade*.

La plupart des lettres de Jones semblent avoir été rédigées en ces lieux.

Je voue la même adoration que toi aux sources et aux rivières, écrit-il à un ami. D'ailleurs je m'apprête à remonter le grand fleuve Ganga jusqu'aux rives sacrées de la Yamuna.

Il félicite un de ses correspondants d'avoir déniché un exemplaire intact de la *Gita*, un autre d'avoir appris à chanter les « mélodies hindoustanies ». Quand il ne s'adresse pas aux pandits (érudits brahmanes) de Bénarès pour obtenir des précisions sur les noms et *avatars* d'une divinité, il recommande aux médecins de Calcutta d'essayer tel ou tel remède ayurvédique. Dans sa correspondance, il assure avoir découvert l'Arcadie en Inde⁷³. Valmiki est le nouvel Homère, le *Ramayana* la nouvelle *Odyssée*. Des horizons infinis s'ouvrent à lui.

Malgré cet engouement, rares furent les amateurs de littérature sanscrite dont l'intérêt pour l'hindouisme dépassa

un stade purement intellectuel. Jones lui-même resta un anglican pratiquant, sans cacher toutefois son attachement à la théorie de la réincarnation :

Je ne suis pas hindou, mais je tiens la conception hindouiste de l'au-delà pour incroyablement plus rationnelle, pieuse et susceptible de détourner les hommes du vice que l'horrible menace d'un châtement éternel inculquée aux chrétiens⁷⁴.

Certains allèrent plus loin. On ne peut en principe se convertir à l'hindouisme, qui est un système social autant qu'une religion – on ne devient hindou que par la naissance. D'ailleurs, il n'existe aucune cérémonie traditionnelle pour fêter une éventuelle conversion. Apparemment, personne n'en avait informé le célèbre « Hindoo Stuart ».

On sait peu de chose sur cet étrange Irlandais arrivé encore adolescent en Inde vers 1780, sinon qu'il semble avoir été d'emblée attiré par l'hindouisme : dès la fin de sa première année à Calcutta, il avait pris l'habitude – qu'il conserva jusqu'à sa mort – de quitter chaque matin son domicile à pied pour aller faire ses prières et ses ablutions dans le Gange, comme le veut la tradition hindoue. L'auteur de sa nécrologie dans l'*Asiatic Journal* parle de lui en ces termes :

Le général Stuart avait étudié la langue, les coutumes et les mœurs des natifs de ce pays avec tant d'enthousiasme que la connaissance intime qu'il avait d'eux, et son attachement, voire son adhésion à leurs idées et à leurs préjugés lui valurent le surnom de *Hindoo Stuart* sous lequel, croyons-nous, nos lecteurs le connaissent bien⁷⁵.

Dans ses écrits, il se présente explicitement comme un « converti » à l'hindouisme*.

Les militaires sous les ordres de Stuart, y compris ceux qui étaient eux-mêmes de fervents indophiles, ne surent jamais trop à quoi s'en tenir sur leur général en chef. On avait confié à Hindoo Stuart le commandement du plus important régiment de cavalerie du centre de l'Inde. Là, il découvrit qu'il aurait pour second William Linnaeus Gardner, vieille connaissance de James Kirkpatrick, et qui s'était certainement converti à l'islam comme ce dernier. Les échanges épistolaires de Gardner avec l'un de ses cousins nous offrent un aperçu de la vie dans cet étrange cantonnement de l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales, sous le commandement de deux adeptes des deux religions rivales de l'Inde.

La première allusion à Hindoo Stuart dans les lettres de son second date du départ du précédent général, après l'annonce de son remplacement par Stuart.

*L'inventaire des biens que Stuart laissa à sa mort donne l'image d'un homme écartelé entre deux mondes. D'un côté, il possédait visiblement l'attirail complet du parfait gentleman de l'époque georgienne – pince à sucre, porte-toasts, queues de billard, sans oublier les tables pliantes, les malles remplies de cartes d'état-major et le mobilier de campagne qu'on pouvait s'attendre à trouver chez un militaire de carrière ; il aimait en outre la chasse, ou *shikar*. Parallèlement, il avait accumulé une quantité stupéfiante de vêtements et d'objets hindoustanis : babouches, flasques mogholes, chasse-mouches en queue de yack, crachoirs à bétel, houkas et autres accessoires. Dans la liste figure également une importante collection de statues des divinités hindoues que Stuart semblait vénérer. Il fit sans doute construire un temple hindou à Saugor, et emportait ses statues avec lui lorsqu'il se rendait en Europe. (L'inventaire en question peut être consulté dans les Collections orientales et indiennes de la British Library de Londres.)

Le général Watson nous a quittés ce matin, écrit Gardner, et malgré sa grande bonté d'âme je m'en réjouis, car les dîners d'adieux sont des épisodes fort éprouvants, surtout lorsque votre loyauté se mesure au nombre de bouteilles que vous avez vidées. Son successeur, le général Stuart, ne s'enorgueillira sans doute guère de sa capacité à tenir l'alcool, car il sacrifie régulièrement au rituel du *puja* et ne supporte point la vue du bœuf.

Dès lors, Stuart figure régulièrement dans la correspondance de Gardner, sous le surnom de Général Pandit ou de Stuart le Pandit. Un jour, Gardner raconte :

Ce général est un drôle d'oiseau. Il m'a prié par courrier de le rejoindre à Chukla Ghat où les hindous se baignent dans le fleuve – surtout les femmes ! Je ne connais personne d'aussi mordu que lui. Il compte édifier une pagode [un temple] là-bas ! Dès qu'il voit un hindou, il le salue d'un sonore « *Jey Sittaramjee !* ».

Une autre fois, Gardner s'apprête à remplacer le général qui compte s'absenter une semaine pour les fêtes de la Kumbh Mela au confluent du Gange, de la Yamuna et de la Sarasvati. Il cite aussi un de ses amis, de retour de la foire aux chevaux de Saugor où il aurait trouvé Stuart assis « au milieu d'une douzaine de fakirs nus qui, joignant les mains au-dessus de sa tête, lui donnèrent leur bénédiction⁷⁶ ».

Conquis par les religions de l'Inde, Stuart était aussi un fervent admirateur de l'élégance naturelle des hindoues. Au tout début du XIX^e siècle, il écrivit une étonnante série d'articles pour le *Telegraph* de Calcutta, dans lesquels il

tentait de persuader les Européennes de la ville de porter le sari, infiniment plus seyant selon lui que la mode occidentale de l'époque; sinon, ajoutait-il, les Anglaises n'avaient aucun espoir de rivaliser avec la beauté des Indiennes :

Bien que d'assez petite taille, la plupart des hindoues présentent une apparence fort voluptueuse – une opulence qui réjouit l'œil; une fermeté qui enchante les sens; une grande souplesse et un teint très pur; une retenue, une grâce et une modestie dans l'attitude auxquelles aucun homme ne résiste [...]. Le foin fraîchement coupé n'est pas plus parfumé que leur haleine [...]. J'ai vu sur les côtes indiennes des dames à la silhouette si exquise, aux membres si divinement formés, et au regard si expressif qu'elles n'ont rien à envier, il faut en convenir, aux plus belles femmes d'Europe. Pour ma part, je commence à trouver l'éclat radieux d'une peau cuivrée infiniment préférable à la pâleur malade de nos beautés européennes*.

Si la passion de Stuart pour tout ce qui touchait à l'Inde était atypique, il en allait différemment du respect envers l'hindouisme et ses rites: dans les écrits de

*Stuart fut sans doute le premier adepte de la scène désormais connue dans les studios de Bollywood comme celle du sari mouillé: «À titre d'information pour les dames récemment arrivées dans ce pays, il faut peut-être préciser que la femme hindoue, aussi pudique qu'une rose en bouton, se baigne tout habillée [...] et sort donc de l'eau dans ses atours ruisselants. Si j'étais un despote, nos beautés britanniques auraient l'obligation de suivre cet exemple, tant je suis persuadé que cela contribuerait à ranimer définitivement la flamme de l'amour conjugal.»

cette période, il est souvent question d'employés de la Compagnie anglaise des Indes orientales qui assistent à la cérémonie du *puja*, déposent des offrandes dans les temples et participent à des sacrifices. James Grant fit par exemple don d'une cloche au temple de Durga à Bénarès, pour remercier les prêtres de leurs prières salvatrices lorsqu'il avait failli se noyer avec femme et enfants dans un tourbillon du Gange face au temple⁷⁷. À la même époque, les Britanniques célébraient la paix d'Amiens en défilant avec des fanfares militaires devant le temple de Kali⁷⁸.



Tous les responsables de la Compagnie anglaise des Indes orientales ne partageaient pas l'enthousiasme du général Stuart pour l'Inde en général, et pour l'hindouisme en particulier.

Son adversaire le plus influent était Charles Grant, l'un des directeurs de la Compagnie. Chrétien évangélique de la première heure, il exprima ses conceptions fondamentalistes au sein même du conseil d'administration de la Compagnie. Notant qu'« il est difficile d'imaginer gens [les hindous] plus totalement esclaves de leurs superstitions », il proposa en 1787 l'envoi de missionnaires pour convertir ce peuple qu'il considérait comme « foncièrement corrompu [...], aussi dépravé qu'aveugle, et aussi misérable que dépravé⁷⁹ ». En quelques décennies, les missionnaires en question – basés à l'origine dans la colonie danoise de Serampore – modifièrent profondément la vision

qu'avaient les Britanniques des hindous. Ces derniers n'apparaissent plus, contrairement à ce que croyaient Jones et Hastings, comme les héritiers d'une très lointaine et très sublime sagesse, mais comme de « pauvres barbares ignorants », voire « des païens débauchés » dont certains, espérait-on, seraient trop heureux de se convertir et de prendre le chemin de la civilisation.

Les Britanniques « brahmanisés », comme on les appelait alors, ne subirent pas les assauts des missionnaires sans réagir. C'est pour combattre l'intolérance des chrétiens évangéliques que Hindoo Stuart publia anonymement *A Vindication of the Hindoos*⁸⁰. Dans ce pamphlet, il tentait de décourager les missionnaires européens de convertir les hindous, arguant du fait que « du point de vue de la morale au sens large, l'hindouisme n'a guère besoin de la main du christianisme pour faire de ses fidèles le peuple honnête et vertueux nécessaire à une société civilisée ». Au sujet des mythes hindous que les missionnaires tournaient en ridicule à la moindre occasion, Stuart note :

Chaque fois que je considère autour de moi l'immense domaine de la mythologie hindoue, je découvre la piété dans l'allégorie, je vois la morale intimement mêlée à tous les contes ; pour autant que je puisse en juger, il doit s'agir du système allégorique le plus vaste et le plus complet que le monde ait jamais produit.

Il souligne en outre que les Vedas furent « écrits à cette époque reculée où nos ancêtres vivaient à l'état sauvage, sans doute inconscients de la présence d'un Dieu, et à coup sûr ignorants de la glorieuse doctrine de l'immortalité de l'âme révélée pour la première fois dans l'Hindoustan ».

Aux réactions qui suivirent la publication par Stuart de sa défense de l'hindouisme, on mesure le revirement d'attitude qui s'amorçait à l'orée du XIX^e siècle. Une guerre des pamphlets éclata, avec de violentes attaques à l'encontre de cet « officier du Bengale » anonyme, accusé d'être un « païen » et un « infidèle⁸¹ ».

Stuart n'avait pas que les missionnaires pour détracteurs : ses propres collègues faisaient preuve d'une intolérance croissante.

Aussi incroyable que cela puisse paraître au lecteur, s'offusquait un officier, il y a présentement au service de la Compagnie des Indes un général britannique qui suit toutes les coutumes des hindous, apporte des offrandes dans leurs temples, ne se déplace pas sans leurs idoles, ni sans être accompagné de fakirs qui lui préparent sa nourriture. Bien qu'il ne passe pas pour fou, peut-être serait-il mieux à sa place, avec toutes ses idoles, ses fakirs et ses porteurs, dans un coin de l'asile londonien de Bedlam, à l'écart de patients plus raisonnables que lui, mais moins chanceux⁸².

Même les voyageurs de passage commençaient à s'en prendre à Stuart, de plus en plus isolé :

En une certaine occasion, je fus frappée d'incrédulité, raconte Elizabeth Fenton dans son journal. Il y avait là un Anglais, né et élevé en terre chrétienne, mais devenu misérablement complice de ces pratiques païennes, un certain général S*** qui a depuis quelques années adopté les traditions et la religion de ce peuple, si toutefois on peut parler de religion ; il a pourtant la réputation d'un homme sain d'esprit, et plutôt compétent.

N'interrompant ses réflexions horrifiées que pour s'interroger, elle poursuit :

On cherche en vain une explication à pareil égarement. Il n'y en a point lorsqu'on est dès la naissance plongé dans les ténèbres par la volonté de Dieu, mais qu'un homme ayant vécu dans la lumière du christianisme renonce volontairement à cet espoir est proprement épouvantable⁸³.



Hindoo Stuart n'était pas seul à essayer des critiques. Dans toute l'Inde, à l'approche du XIX^e siècle, un changement de mentalité s'opéra chez les Britanniques. Ceux qui manifestaient trop d'enthousiasme pour l'hindouisme, pour les coutumes locales, voire pour leurs épouses indiennes et leurs enfants anglo-indiens, évoluaient désormais dans une atmosphère franchement hostile.

Des théories sur l'existence d'une hiérarchie ethnique et raciale se mirent également à circuler à la fin des années 1780, et la communauté anglo-indienne naissante fit les frais de cette intolérance. À partir de 1786, sous l'influence du nouveau gouverneur général, Lord Cornwallis, une série de lois priva les enfants nés d'un père britannique et d'une mère indienne de la possibilité de travailler pour la Compagnie anglaise des Indes orientales. Arrivé en Inde juste après sa défaite à Yorktown devant George Washington, Cornwallis voulait à tout prix éviter

l'émergence d'une classe coloniale susceptible de renverser les autorités britanniques, comme il venait d'en faire l'humiliante expérience en Amérique.

D'où le décret promulgué en 1786, qui interdisait aux orphelins anglo-indiens de père britannique d'aller étudier en Angleterre, et donc de remplir les conditions pour s'enrôler dans l'armée des Indes. En 1791, la porte se ferma définitivement lorsqu'un autre décret précisa qu'aucun enfant ayant un parent indien ne pourrait occuper d'emploi civil ou militaire au sein de la Compagnie. En 1795, de nouvelles lois cantonnèrent les individus ne descendant pas de parents européens aux seuls emplois de « sonneur, tambour, trompette ou maréchal-ferrant » dans les armées de la Compagnie. Mais comme leurs pères britanniques, les Anglo-Indiens n'avaient pas non plus le droit de posséder des terres. Ainsi exclus de toute forme d'activité lucrative, ils entamèrent une longue descente dans l'échelle sociale. Un siècle plus tard, il ne restait d'eux qu'une communauté de petits employés de bureau et de conducteurs de trains⁸⁴.

Devant cette absence de perspectives en Inde, les employés de la Compagnie qui en avaient les moyens préféraient envoyer leurs rejetons anglo-indiens en Grande-Bretagne. Nombre de ces derniers réussirent leur intégration dans les classes aisées de la société britannique, certains accédant même aux plus hautes fonctions : Lord Liverpool, Premier ministre au début du XIX^e siècle, était d'origine anglo-indienne⁸⁵. Tout dépendait cependant de la couleur de peau. Alors qu'il s'interrogeait sur le sort de ses trois petits-enfants anglo-indiens, restés orphelins, John Palmer, négociant à Calcutta, écrivit en ces termes à Warren Hastings :

Les deux aînés [qui] ont le teint presque aussi clair que les enfants européens [...] doivent être envoyés

en Europe. Je n'aurais fait aucune distinction entre eux si la couleur de peau du benjamin pouvait passer inaperçue ; mais ayant vu quotidiennement les conséquences humiliantes engendrées par le fait d'élever au pays des enfants [de couleur] originaires des Indes, je me pose la question de savoir si je rendrais vraiment service au dernier de la fratrie en recommandant son départ pour l'Angleterre⁸⁶.

Il fut finalement décidé que le jeune homme « à la peau sombre » resterait en Inde où il essaierait de gravir les échelons en devenant commis aux écritures, tandis que ses aînés prendraient le bateau pour aller tenter leur chance en Angleterre*.

Il n'y avait pas que les Anglo-Indiens à souffrir des préjugés qui se répandaient à Calcutta. Sous le mandat de Cornwallis, tous les non-Européens furent traités avec dédain par les fonctionnaires de plus en plus arrogants du quartier général de la Compagnie à Fort William. En 1786, le général William Palmer – père de John Palmer, et plus tard un des fidèles alliés de Kirkpatrick –

*Après l'arrivée en Angleterre des deux jeunes gens « à la peau claire », Hastings demanda par courrier à ses amis de chercher un collègue où « leur origine et leur couleur n'empêcheraient pas leur inscription ». Une fois l'établissement trouvé à Édimbourg, il restait « une seule objection importante à ce projet d'éducation [...] : Je veux parler de la langue écossaise que les garçons ne manqueront pas d'apprendre [...]. [Espérons] qu'elle puisse s'effacer à leur retour en Angleterre avant d'être devenue indélébile ». Les préjugés raciaux étaient, semble-t-il, beaucoup plus marqués chez les Britanniques en Inde que dans leur patrie où, en 1805, Hastings pouvait encore affirmer qu'un accent écossais compromettrait au moins autant l'avenir d'un individu que du sang indien ou un teint basané. Correspondance de Hastings, British Library, vol. II, p. 132 (lettre de Hastings à Anderson, Daylesford House, 23 juillet 1805).

exprima dans une lettre à son ami David Anderson sa consternation devant le traitement réservé par Cornwallis, à peine arrivé, aux princes indiens venus lui rendre visite à Calcutta. Ils étaient reçus « avec une froideur révoltante dont je peux vous assurer qu'elle ne leur échappe pas, et dont ils se souviendront sans nul doute à la première occasion⁸⁷ ».

Cette nouvelle discrimination influait sur tous les aspects des relations entre Britanniques et Indiens. Les testaments du Bengale montrent que la diminution du nombre de *bibis* sur la liste des héritiers date de cette période : alors qu'elles apparaissaient dans un tiers des testaments entre 1780 et 1785, cette pratique décrut brutalement. Entre 1805 et 1810, elles n'étaient plus mentionnées que dans un quart d'entre eux, et en 1830 dans un sur six ; au milieu du siècle, elles avaient pratiquement disparu. La seconde édition de l'*East India Vade Mecum* de Thomas Williamson, publiée en 1825, ne comporte plus aucune référence aux *bibis*⁸⁸. Les biographies et mémoires de hauts fonctionnaires britanniques en Inde au XVIII^e siècle furent même réédités début XIX^e afin que leurs épouses indiennes n'y figurent plus : ainsi John Collins, plus connu sous le nom de « King Collins » et Lord Resident à la cour du souverain marathe Scindhia, se vit-il privé du harem évoqué dans la première édition des *Twelve Years of Military Adventures in Hindustan* du major Blackiston⁸⁹.

Dans le même temps, les Anglais qui avaient adopté les us et coutumes indiens commençaient à susciter l'étonnement, voire la dérision à Calcutta. Au début du XIX^e siècle, il était de bon ton de « ridiculiser » les hommes « qui se laissaient pousser la moustache et portaient le turban à la manière des musulmans⁹⁰ ». On ne servait plus de currys dans les soirées :

Un dîner raffiné se compose de saumon en conserve, de harengs saurs, de fromage, de sprats fumés, de gelée de framboise et de fruits secs ; ces mets venant d'Europe, il est parfois difficile de se les procurer et leur rareté en fait le prix⁹¹.

Pour la première fois, le pyjama devint chez les Anglais un vêtement de nuit, et non plus une tenue qui se portait le jour. En 1813, Thomas Williamson pouvait écrire dans un ouvrage intitulé *The European in India* que « le houka, ou pipe à eau [...], était naguère prisé par presque tous les Européens. Avec le temps, cette pratique a tellement reculé qu'ils sont désormais moins d'un sur trois à le fumer⁹² ». Comme les *bibis*, le houka était un luxe en voie de disparition.

Cependant, ce qui était vrai pour Calcutta ne s'appliquait pas nécessairement aux employés de la Compagnie vivant hors des murs des trois grandes métropoles. Si un jeune clerc montrait des dispositions pour les langues et passait brillamment ses examens, il pouvait encore être nommé Lord Resident dans l'une des principautés indiennes indépendantes. Il se retrouvait alors le seul Européen cultivé à des kilomètres à la ronde. Dans ce cas – surtout si on l'envoyait à Hyderabad ou à Lucknow, au cœur de la civilisation indo-musulmane, ou bien à la cour animée d'un souverain rajput comme celui d'Udaipur –, il se voyait contraint de choisir au sein de son entourage indien ses amis et ses concubines, ses modes d'expression et de pensée⁹³.

Le fait d'adopter la tenue vestimentaire locale, d'épouser une Indienne, de mener une existence hybride, mi-anglaise mi-moghole, avait toujours été mieux perçu et source de transformations plus radicales dans les grands

centres de la civilisation moghole que dans les trois principales villes du pays, devenues des enclaves britanniques. De 1790 à 1830, pourtant, le fossé se creusa entre ce qui était la norme à Calcutta et les comportements encore de mise dans l'entourage des Lords Residents à la cour des divers souverains indiens. Lady Maria Nugent, redoutable épouse du commandant en chef britannique de l'armée des Indes, fut par exemple épouvantée de ce qu'elle découvrit pendant sa visite à Delhi. Selon elle, il n'y avait pas que Sir David Ochterlony, le Lord Resident, à s'être « fait indigène » : ses assistants William Fraser et Edward Gardner étaient pires.

Et maintenant, quelques mots sur Messieurs Gardner et Fraser qui sont toujours en notre compagnie, écrite-elle dans son journal. Aussi hindous que chrétiens, si ce n'est plus, tous les deux arborent d'immenses moustaches et refusent de manger du bœuf ou du porc ; ce sont des hommes intelligents et cultivés, mais excentriques ; étant donné leur jeune âge à leur arrivée dans ce pays, ils ont acquis des opinions et des préjugés qui en font presque des autochtones. Dans mes conversations avec eux, je m'efforce de glisser tous les arguments susceptibles de les ébranler. Je leur parle de la religion dans laquelle ils ont grandi, et de leurs amis qui seraient stupéfaits de les voir avec barbe et moustache. Nous avons débattu ensemble de tous ces sujets, et je garde l'espoir qu'ils y réfléchiront⁹⁴.

Alors qu'une distance toujours plus grande séparait les deux mondes, James Achilles Kirkpatrick se trouva pris au piège de cette incompréhension culturelle croissante. Si le fossé se transforma en abîme durant les premières années

du XIX^e siècle, ce fut principalement sous l'influence d'un homme.

Le 8 novembre 1797, Lord Wellesley, obscur aristocrate irlandais, quitta l'Angleterre pour aller prendre ses fonctions de gouverneur général du Bengale et de chef du gouvernement britannique en Inde. Pendant près de trois cents ans, les nouveaux arrivants européens s'étaient intégrés au sous-continent indien selon des modalités aussi variées que les motifs d'un kaléidoscope. Ce processus touchait à sa fin. De plus en plus d'Européens considéraient qu'ils n'avaient rien à apprendre de l'Inde, et ils étaient de moins en moins nombreux à se laisser persuader du contraire. L'Inde apparaissait comme un territoire où l'expansion européenne allait prendre un essor sans précédent, où l'on pourrait acquérir gloire et fortune pour le plus grand profit de toutes les parties concernées. C'était un pays à transformer et à conquérir, plutôt qu'un pays par lequel on pouvait être transformé et conquis.

Lord Wellesley entendait non seulement faire sienne cette approche impérialiste, mais aussi l'incarner. Sa politique allait donner naissance aux infrastructures du « Raj », l'Empire britannique tel qu'il survécut jusqu'en 1947 ; Wellesley apportait également avec lui l'arrogance et le racisme qui en seraient les fondements.